# action poétique

quatre poètes italiens
galil
youri
serge bec
jean pérol
gabriel cousin
gérard arseguel
jean roblès
jardet
colette tripodi
jean locardi
raoul becousse
j.-p. voidies
gilbert baqué
yves heurté
michel buton
yves broussard
yves vecciani
pierre guidi
michel ronchin
marc ichall
mario rossi
fernand bonnifay
jo guglielmi
henri deluy
odile savojols-carle
jean adrians
michel raffaelli

contre-champ

ado kirou
gérard guegan
emile breton
gabriel vialle
henri dumollie
jean-pierre léonardini
odile savajols-carle

N° 10-11 Juin-Sept. 1960 - Revue trimestrielle

Aider les poètes à prendre leur espace !

# action poétique

## contre-champ

**L'Action Poétique groupe des poètes et écrivains de différentes tendances artistiques, philosophiques et politiques. Un commun amour de l'homme, une même confiance dans sa destinée les animent. Elle se place sous le signe qui rassemble, qui délivre. Elle s'adresse à vous, comme à tous les poètes, aux ainés et aux jeunes, à tous leurs amis. Elle a besoin de vous, de votre soutien actif. Les conditions actuelles sont telles que les poètes ne peuvent se faire entendre s'ils ne sont pas aidés.**


ABONNEMENT

4 Numéros. ..... 10 NF

4 Numéros plus une gravure ou bois original..... 30 NF

REDACTION - ADMINISTRATION

**Henri DELUY**

21, Boulevard Gariel - Marseille (4e)

C. C. P. H. D. Marseille 249-451


---

**BULLETIN D'ABONNEMENT**

NOM et Prénoms : .....

ADRESSE : Département : .....

Ville : ..... Arrt : .....

Rue : ..... No : .....

MONTANT DE L'ABONNEMENT : .....

Mode de règlement choisi : Virement C.C.P. - Chèque - Mandat-Carte

Votre abonnement vient à expiration, nous espérons que vous le renouvellerez

"La poésie doit avoir pour but la vérité pratique"

# action poétique

publiée à Marseille par le groupe de l'Action Poétique

1960 — N° 10-11

## SOMMAIRE


| | | Pages |
|---|---|---|
| **Blocus ?** | a. p. | 1 |
| **Les Moulins à Prières** | GALIL | 3 |
| **Les Croix Gammées** | a. p. | 5 |
| **Oiseaux de l'hiver** | Serge BEC | 6 |
| **Le témoin** | YOURI | 8 |
| **Plaie** | Michel BUTON | 8 |
| **Au delà** | Jean PÉROL | 9 |
| **Je meurs ou je m'attache** | J.-P. JARDET | 10 |
| **L'appel** | Colette TRIPODI | 13 |
| **Fables cruelles** | Raoul BÉCOUSSE | 14 |
| **Poèmes** | Jean LOCARDI | 15 |
| **Poème** | Gérard ARSEGUEL | 17 |
| **La croix** | Jean ROBLÈS | 17 |
| **Rêves** | Michel RONCHIN | 18 |
| **Sana** | J.-P. VOIDIES | 19 |
| **Nouvel été** | Gilbert BAQUÉ | 19 |
| **L'école libre** | Yves HEURTÉ | 20 |
| **Poème** | Pierre GUIDI | 20 |
| **Poème** | Yves VECCIANI | 21 |
| **Aujourd'hui** | Yves BROUSSARD | 21 |
| **Gisant du Vercors** | Gabriel COUSIN | 22 |
| **Quatre poètes italiens** | Trad. Mario ROSSI | 23 |


**Chroniques :**

Salvatore QUASIMODO - Michel RAFFAELLI - Jo GUGLIELMI
Jean ADRIANS - Marc ICHALL - Henri DELUY - Fernand BONNIFAY
Odile SAVOJOLS-CARLE - Serge BEC - Gabriel COUSIN

**Contre-champ :**


| | | Pages |
|---|---|---|
| **Mort de l'imagerie d'Epinal** | Gérard GUÉGAN | 45 |
| **Lettre de l'ami Kyrou** | Ado KYROU | 49 |
| **Visage d'Alain Resnais** | Gérard GUÉGAN | 51 |
| **L'Avventura** | Emile BRETON | 58 |
| **Hommages** | Gabriel VIALLE | 62 |
| **Pierre Kast** | G.G. - J.-P. LÉONARDINI | 63 |
| **Gros Plan** | Henri DUMOLLIÉ | 69 |


*Couverture* de Michel RAFFAELLI

## BLOCUS ?

La revue que dirige au Portugal notre ami Egito Gonçalves a pour nom : « Noticias do Bloqueio », « Nouvelles du Blocus ». Sans vouloir étendre la comparaison entre la situation là-bas et celle que nous avons en France, et celle qui détermine de par le monde des mouvements divers d'opposition et de révolte, le terme « Blocus » nous semble répondre assez justement aux paradoxes apparents de notre temps.

Blocus des richesses retrouvées...
Blocus de l'amour mis au carcan des impossibles...
Blocus de la passion toujours remise à plus tard, toujours poursuivie d'armes nouvelles...

Blocus de l'homme, des gestes du cœur, des sources visibles...

Blocus des sêves du bonheur...

Blocus, mais fin du blocus...

Car nous vivons le temps des rêves majeurs de l'humanité.

Blocus mais blocus battu en brêche...
Obstacles, mais effondrements des obstacles.
Désert, mais offensive contre la mort,
Impasse, mais communication

Dans ce contexte, il nous faut rappeler qu'une des raisons, parmi les plus marquantes, d'exister de l'Action Poétique et de Contre-Champ, c'est l'affirmation, la démonstration constante que les problèmes de la poésie et des arts en général, ne peuvent être compris en dehors des problèmes de la vie.

La poésie demeure l'expression, infiniment complexe, mais une des expressions de la réalité d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Les poèmes que nous vous présentons dans ce numéro, comme ceux du précédent, sont pour la plupart l'œuvre de jeunes poètes, de tout jeunes poètes souvent.

L'image du monde qu'ils nous offrent ne pouvait pas ne pas refléter les contradictions présentes, vécues jusqu'en la chair, ressenties jusqu'aux larmes, jusqu'au désespoir, dépassées jusqu'à la Révolte, vers la Révolution.

La jeune poésie, celle du moins que nous mettons en avant, ne triche pas. Elle porte ses drames à fleur de peau. Elle ne tente pas d'échapper en les niant. Elle les assume jusqu'à la parole éclatée, jusqu'à l'étouffement, jusqu'à la paralysie, jusqu'à l'action aussi, jusqu'au sursaut du verbe triomphant.

Elle sait que la Révolution et l'Amour ne s'accommodent de rien. Que l'une et l'autre accaparent toutes les forces vitales et jettent les jours entiers dans la bataille.

Elle sait que les armes du poète se fourbissent en plein cœur de l'éternel quotidien.

Les jeunes poètes, les jeunes artistes savent, nous savons tous, même si nous interprétons différemment suivant nos opinions politiques, nos idées, nos croyances, que l'essor nouveau, jailli, poussé par l'Histoire, se trouve face à face avec les forces rétrogrades, toujours agissantes, toujours emmurées avec nous dans la citadelle, un baril de poudre entre les mains.

Tout est possible, et le bonheur, mais la guerre continue.

Et l' « Algérite », comme il fut dit, n'est pas une maladie honteuse, mais un mal national, un mal atroce, qui retranche et pourrit. Aussi la guerre d'Algérie apparaît-elle dans nombre de textes. Parfois explicitement, souvent en filigrane.

La sensibilité de toute une jeunesse se fait et se défait là-bas, avec comme corollaires, le désespoir et la rage de vivre, le sens de la démystification indispensable et la tentation des mythes, la colère et la lassitude, l'enthousiasme écrasé qui resurgit soudain d'une rencontre, d'un espoir, d'une main.

Peu ou pas de gratuité, d'emphase, de joli, de plaisant, cette poésie, si elle n'évite pas toujours l'abstraction, est une poésie nécessaire.

Cette poésie, qui ne nie pas l'importance du métier, de la connaissance, cette poésie qui trébuche et redresse son pas, c'est un rappel qui la marque : celui de la Poésie en Armes.

Poésie Casquée, toutes distances prises, toutes proportions gardées. Casquée, non seulement contre les balles, contre les radiations atomiques, mais aussi contre les préjugés, contre la peur enfouie, contre le signe des tortures, le pouvoir des censures, la misère morale, la déchéance physique...

Poésie aux armes du réalisme moderne, d'une réalité à la fois plus complexe et plus intelligible.

Jeune poésie... en toute rigueur...
En tout bien tout honneur.

a. p.

## LES MOULINS A PRIERES

*GALIL*

Un visage de bois hante les horizons
C'est l'ombre des moulins à prières brûlées,
C'est l'ombre des serments d'époques parjurées
Les moulins à prières ont mal, trop mal prié
Des peuples ont tourné leurs grandes roues de bois,
Le vent tourne au hasard leurs mains jonchées de [croix
Et l'horizon se plaint d'un vaste égarement.
La terre a trop campé sous le soleil absent.

∴

Les prières déferlent sur les océans
C'est la revanche des genoux
Mutilés de piété sur les bancs,
C'est la voltige des prie-dieux
Dans les cloaques des marais-salants
La terre s'est cassée par hasard en priant.

∴

Un policier de bois garde les horizons.
On brûle dans la plaine où l'orage s'endort
Les vieilles mains en bois qui priaient pour les morts
La terre s'est cachée pour boire du poison
C'est la révolte du fourrage
Dans les sillons qu'on écrasait
C'est la prière des passants
Dans la forêt crucifiée ;
C'est la civière de la lune
Sur le dédale des tortures,
C'est la prière des lagunes
Aux vents porteurs de cyanure
C'est la débacle de la vie, dans un ravage involontaire
Le policier de bois garde les ossuaires.

∴

Vivre dans les forêts vierges et ranimées
Prier dans l'océan de nos adieux muets
C'est la chorale de l'espoir
Dans les ruelles mal famées,
C'est la cantate des trottoirs
Sous le soleil désaccordé
C'est la gésine de la joie
Dans le mutisme des étangs
C'est la musique dans la croix
Des bourrasques du temps
Et la prière incandescente meurt
C'est l'immobilité lunaire du bonheur.

## PARALYTIQUES

Le pont Nord a cédé
Et les camions
Qui transportaient
Les traditions
Sont défoncés.

Les balayeurs
Vont ramasser
Les vieux folklores en papier
Qui trainent,
Décrassés,
Entre les troncs
Du pont Cassé.

Et les boueux
Vont déverser
Dans la rivière, leurs cités
Où les vieux mythes
S'endormaient.

Les cantonniers
Sur un tronçon
Du pont
Vont cimenter
Les trous béants
Que les vieux mythes
Ont laissés.

Et je t'en fiche, du ciment,
Des buildings, de la glu,
Des cinémas et des cités
Sur les moignons du pont casé

Un cul-de-jatte
Sur une grue
Joue du violon
Et les boueux
Vont ramasser
Dans les poubelles, sa chanson
Ensevelie sous le fratras

Et les péniches
Restent bloquées
Dans leur pétrole
Sous le béton de leur Pont Nord
Paralysé
Dans le progrès

Leurs pavillons
Obstruent la voie
Des paquebots
Atomisés.

GALIL.

## LES CROIX GAMMÉES REFLEURISSENT...

**ET PENDANT CE TEMPS...**

Dans le monde entier
Un homme sur quatre mange à sa faim.
Deux hommes sur cinq
Sont illettrés.
L'amour écrasé
Cherche sa route.

**ET PENDANT CE TEMPS...**

Il n'y a qu'un seul médecin pour 2.184 personnes
Il en faudrait 1 pour 300.
On vit en moyenne 65 ans en Europe
27 ans aux Indes.

**ET PENDANT CE TEMPS...**

La concentration des morts continue sur plusieurs fronts

**ET PENDANT CE TEMPS...**

L'homme et la femme s'épuisent
La terreur résiste.

**ET PENDANT CE TEMPS...**

La liberté d'expression est bafouée
Les nazis récupèrent.

## NOUS N'ACCEPTERONS JAMAIS...

*Serge BEC*

## AUCEUS DE L'IVERN

Auceus de l'ivèrn
auceus estequits de Dieu
bofigas grisas sus li dets espalancats dis arbres
bofigas fernissentas que crebam amb de plòmb
lo plòmb que fai petar l'arma cauda dis òmes

La minuta dau silenci
davant la grasa dau ceu
O mon còs que patis d'autres còs an fach lo tombalèva
O mon còr que patis amb lo siule insolènt
dau glaire que s'esperlonga fins qu'a la mòrt
La minuta dau silenci sabem qu'es la
de la vertat darrièra

Auceus de l'ivèrn
auceus estequits de Dieu
que crebam amb de plomb dins l'ala

Darrier lis arbres e li còrs acairats
darrier la vertat sus lo barri dau silenci
lo cementeri dis auceus contunha de cremar
Es lo ceu di darriers envanos di darriers
còps d'alas.

Auceus de l'ivèrn
escolorits uniforms sus li dets arrancats dis arbres
aveis finit de lalejar
e l'aiga de la ribiera vòstra amiga s'es barrada

Ont beure l'aiga de la susvivença ?

Auceus de l'ivèrn
vòstris alas son gòbias
parier coma li dets dis arbres vòstris amics
l'er es tornat lòrd
e podets plus rompre li veiriaus de plomb
dins la mesola de l'er

Auceus de l'ivèrn
toti lums amoçats
toti espers embardassats
certitud de viure lo batisme de la mòrt.

La Senia, novèmbre 1956.

*Serge BEC*

## OISEAUX DE L'HIVER

*Oiseaux de l'hiver*
*oiseaux maigres de Dieu*
*excroissances grises sur les doigts taillés des arbres*
*excroissances frémissantes que nous crevons avec du plomb*
*le plomb qui fait éclater l'âme chaude des hommes*

*La minute de silence*
*devant la dalle du ciel*
*O mon corps qui souffre d'autres corps ont basculé*
*O mon cœur qui souffre avec le cri insolent*
*du clairon qui dure jusqu'à la mort*
*La minute de silence nous savons que c'est*
*celle de la dernière vérité*

*Oiseaux de l'hiver*
*oiseaux maigres de Dieu*
*que nous crevons avec du plomb dans l'aile*

*Derrière les arbres et les cœurs lapidés*
*derrière la vérité sur le rempart du silence*
*le cimetière des oiseaux continue de brûler*
*C'est le ciel des derniers essors des derniers*
*coups d'ailes*

*Oiseaux de l'hiver*
*blêmes uniformes sur les doigts arrachés des arbres*
*vous avez fini de gazouiller*
*et l'eau de la rivière votre amie s'est verrouillée*

*Où boire l'eau de la survivance ?*

*Oiseaux de l'hiver*
*vos ailes sont rigides*
*comme les doigts des arbres vos amis*
*l'air est devenu lourd*
*et vous n'arrivez plus à briser*
*les vitraux de plomb*
*dans la moelle de l'air*

*Oiseaux de l'hiver*
*toutes lumières éteintes*
*tous espoirs jetés bas*
*certitude de vivre le baptême de la mort.*

*YOURI*

## LE TEMOIN

Les fontaines d'ici se sont faites fantômes
au ciel qu'elles chantaient la bêtise se déchaîne
et il n'est plus pour y puiser ni doigts ni paumes
ni de visage aimé pour qu'elles le retiennent

Vraiment se pourrait-il que plus un seul témoin
ne garde la mémoire et le feu de l'injure
la terre rend le sang comme elle rend la foudre
les monts sont sans écho de pierre sont les poings
et les morts saturés gorgés ivres de poudre
explosent dans la joie féroce du printemps

N'est-il aucun berger pour ces noirs transhumants
ce troupeau effacé de cris et de blessures ?

Crispé
un arbre bleu dénonce la torture

*Michel BUTON*

## PLAIE

**Que ce soit le rire**
**Qui blesse**
**La main la pierre**
**Le pas ou le regard**

**Que ce soit la voix**
**Le fusil le bouquet**
**Le verre le sang**

**Que ce soit**
**Ce que l'homme voudra**
**C'est toujours lui qui blesse**
**Ou qui est blessé.**

VIENT DE PARAITRE :
**Collection Alluvions "L'IRRÉDUCTIBLE DIAMANT"**
**GABRIEL CELAYA**
**Traduction Marie Chevallier et Françoise Marlorell**
**Souscription : 6 NF - 20 NF avec gravure de Louis Pons chez Pierre Guery**
C. C. P. 1393-57 Marseille

*Jean PEROL*

**AU DELA**

*jusqu'à la gauche et au delà*
*nous maintiendrons notre désordre*
*jusqu'à la faim et au delà*
*dans notre joie nous saurons mordre*

*jusqu'au bûcher et au delà*
*nous marcherons sans vos idoles*
*nos deux genoux ne plieront pas*
*devant la mort qui nous accole*

*jusqu'à l'exil et au delà*
*nous dirons beau notre dégoût*
*jusqu'au vertige et au delà*
*nous n'irons pas frapper chez vous*

*nous parlerons d'une justice*
*jusqu'à la honte et au delà*
*d'une bonté qui poussait là*
*dans le grand champ de nos supplices*

*jusqu'au silence et au delà*
*nous vanterons une joie lisse*
*la joie-soleil qui était là*
*dans chaque pli d'une complice*

*nous garderons un goût de terre*
*jusqu'au grand rien et au delà*
*roses chardons muguets lilas*
*soulèveront notre poussière*

*jusqu'à la nuit et au delà*
*nous brûlerons cette passion*
*cette question qui martela*
*ce corps étrange où nous passions*
*jusqu'à la nuit et au delà.*

*J.-P. JARDET*

## JE MEURS OU JE M'ATTACHE

### I

Ouvre-moi
Le vent étreint ma peau dans un étau de glace
Le chemin m'attriste
Et j'ai gardé emboulé dans ma poitrine
Le hérisson de la douleur

— J'écoute le rouge-gorge qui siffle à la lune
Et près du rivage
Claquent les voiles des bateaux

La porte ouverte de mon cœur bat dans le vent
Le jardinier met le feu à un tas d'étoiles
Et les feuilles mortes de la vieillesse m'étouffent

— J'écoute le veilleur chanter
La venue de la nuit
Une torche de résine à son poing

La nuit qui m'empoisonne oublie que je me meurs
Je baigne dans le désarroi
Mes quatre veines mutilées

— Je fais fi de ces cris que poussent les vivants

### II

Quand s'éteignirent les étoiles
On entendit les loups hurler
La hache à la main je me rue sur la nuit

Mes dents et leurs créneaux insultent les vautours
Mon cœur se pend haut et court
Mon cœur agonise par le silence d'un soir
Que parent
La cendre de la soie et le pistil en feu

Tambour battant mon cœur
Appelle le soleil
Mon tambour attire les voyageurs attardés
A peine je murmure une plainte
Que mes pleurs et mes pieds
Ternissent le miroir d'une espérance
Gigantesque

Les coqs ne connaissent plus l'aube

## III

Et j'ai souri au petit jour
Parce que je veux vivre et je suis pétrifié
Parce que j'ai souri tête à tête
Avec la barque d'un cadavre
Qui fait le vide autour de lui
Tête à tête avec l'émeraude de ses os
Et le sable de sa peau

Une fourmi est plus pesante que ma main
Ma main s'impatiente à mon bras
Prisonnière

La neige et la pluie attisent mon sang
Parce que je veux vivre

La rue est allumée et je me brûle vif

## IV

O Soleil
Tu frappes à coups de pieds
A coups de poings
A ma poitrine

O Soleil
Avec le hanneton timide
Et l'herbe humble
Je m'agenouille

O soleil
Voici la médaille de mon oreille
Voici de mes doigts les faucilles neuves
Voici ma langue pleine de soif

Et mon ombre aux lèvres brûlées
Mon ombre sur la terre

## V

Les bras agenouillés
Je me chauffe au même foyer que toi
Prends mon sang
Et le bateau en papier de ma tendresse
Avec la masse des hommes
Que je lève à pleines mains
J'écrase l'antilope noire de la peur
Et de la haine

Viens me chercher et guide-moi
Que je respire l'air de la place
Que je vois le sourire des passants
Le pain croustillant du sourire
Et que je leur serre les mains
La nuit s'éteint, la nuit s'éteint dès l'aube
Dès l'aube s'embrasent les vers luisants

Je traverse la mer
Je pêche les sardines
Croissants de lune
J'atteins une grève magistrale
Je crie de victoire et libère
Les chauves-souris
De mes bras

Déjà j'écarte les yeux et le jour se lève

O Soleil Soleil Soleil
Oursin de feu

J.-P. JARDET.

# JULES SUPERVIELLE

Pris sous les feux croisés d'une actualité qui déchire, nous avions presque oublié le poète du Forçat Innocent, l'auteur des Poèmes à la France Malheureuse.

Se voulant solitaire, comme avant lui Rilke ou Maurice de Guérin, il n'en garde pas moins les yeux ouverts sur ses semblables...

Sa mort et, peu avant, son nom contre l'inculpation d'Aquilino Ribeiro et, aussi, les mots qu'un très jeune poète, René Meissel, nous a fait l'honneur de nous envoyer à cette occasion :

Tout un long poids de rêves
pend tristement à notre front...
Le vent du nord le vent des morts
a dématé les derniers nuages...

viennent, au-delà des divergences, nous associer au nécessaire hommage dont est digne au plus haut point cette voix plus juste qu'acérée, disparue.

A. P.

# AUX CRIS DE :

# NOUS DEMANDONS

# LA LIBERTÉ

# L'AFFECTION

# ET

# L'AMOUR

« Une centaine de jeunes filles de 14 à 16 ans, d'une maison » de redressement d'Athènes, se sont révoltées l'autre nuit. » Elles ont brisé les vitres et le mobilier de l'établissement. » La rebellion fut finalement matée et les principales » responsables mises en cellule. »

*Dépêche A.F.P.*

# ELLES RECOMMENCERONT !

**L'APPEL**

*Colette TRIPODI*

Je fais appel à l'homme
Qui bat en chaque être
L'homme qui n'a pas senti
Un seul instant
Le crachat de la lâcheté
Humecter son visage.
L'homme qui tient tête aux fusils
Et désarme le canon.
Puisque de tels hommes existent
J'attends
Qu'ils se lèvent
Et s'offrent.

*Raoul BECOUSSE*

## FABLES CRUELLES

I

Quand le roseau brigua les honneurs du sacre
La méduse soupira d'aise
Et les pêcheurs d'éponges
Arrachèrent aux madrépores
Le masque de la cruauté

Ceux qui depuis partirent à la conquête des îles
Sont morts dans les djebels
La bouche fleurie d'épine-vinette et d'aloès.

II

— Quel est votre nom ? dit le cactus
— Celui de la pierre dure
Hier celui du pain blanc
Demain celui du zéro

J'ai cueilli des gerbes d'épines
J'ai porté le bât
Mais aujourd'hui le soleil est mort
Est mort pour toujours
Dans mes yeux crevés

III

Tourne la tête
L'Ange va passer
Mais tu ne verras pas la trace
Du suprême baiser
Comme une étoile rouge
Sur ta nuque de condamné.

**LE CHIEN DE PIQUE**

N 2 : Luc Boltanski, Ph. Crocq, Pierre Guery, G. Lapomme, J.-J. Mahet, G. Neveu, J. Montes, O. Sten, J. Breton, A. Tortra.

Le numéro : 2,25 NF. Abonnement 4 numéros : 6 NF. De soutien : 10 NF.

*..Jean LOCARDI*

**REMOULEUR**

**Toutes les fenêtres se sont éteintes**
**La grande nuit broute l'herbe rase des porches**
**De temps en temps, le cri d'un oiseau mort**
**Le remouleur s'en va de porte en porte.....**

**VILLE CROISSANTE**

**Il est un pont de sel**
**Entre les rives de l'orange**

**Et toi, muette**
**Regardes les dockers**

**Ils ont le dos rond**
**Et, débarquent du savon**

**Ils te font de loin des signes de tête**

**Mais tu es comme le matin.....**

**ENFANT**

**Un enfant noir**
**Baille**
**Devant la ménagerie**

**Je le regarde. Il me regarde**
**Nous nous connaissons déjà**

**Si je lui dis que c'est la guerre**
**Il ne me croira pas.....**

**AU POÈTE CONCASSÉ SUR SA PIERRE TOMBALE**

**C'est pourquoi tu dois vivre parmi nous les hommes, les hommes de foi ;c'est pourquoi la terre et l'eau, le feu se sont unis**

**C'est pourquoi tu dois vivre à fond l'intense cri du fond des mers et, longues herbes de silence, le silence des tempes autour ds palmiers d'été**

**C'est pourquoi le temps est trop court pour dire et dire la haine, et l'amour est trop long pour vivre et**

perpétuer le souffle amer des conques, un vent de long mois d'août

C'est pourquoi tu dois vivre parmi nous les hommes de chair et d'eau, quand passent les ponts au dessus de nos têtes un écho de fer et d'alcool dans le dernier wagon où tous, tous, sommes solitaires par le geste simple et le battement de nos paupières

C'est pourquoi l'été dernier n'était que faim et misère en trompe l'œil

C'est pourquoi homme de chair et d'os on se souviendra plus tard de ta puissance, et de tes paumes ouvertes de rails

C'est pourquoi tu dois vivre parmi nous la même marche vers le vrai bonheur de l'éclatement solaire

Et pieds nus face à la mer
Nous regarderons ensemble
Venir l'aube merveille.....

Jean LOCARDI


''EUROPE''

Revue mensuelle fondée en 1923 par un groupe d'écrivains en collaboration avec Romain Rolland :

21, Rue de Richelieu, Paris (1er)

Directeur : Pierre Abraham

Secrétaire de Rédaction : Pierre Gamarra

Abonnement : 1 an 35 NF - 6 mois 19 NF

"Europe" a publié et publie des numéros spéciaux d'une grande valeur :

Littérature de l'Espagne, Léonard de Vinci, Littérature des États-Unis, Littératures soviétiques, etc. ; d'autres sont des documents irremplaçables : Brecht, Éluard, Romain Rolland, Rabelais, etc.

*Gérard ARSEGUEL*

Des hommes se font la guerre
Qui savent le prix d'une fleur
Mais d'étranges fleurs en fer
Sollicitent leurs armes neuves.
Amandier confetti rouge et blanc
Ici ton règne est équivoque
Chrysanthèmes pour les morts
Ou pétales d'outre-tombe
Printemps dont la neige ambiglie
Brille sur les mouettes
Tu ne connais pas la guerre.

**LA CROIX** *Jean ROBLES*

**Sur le chemin de bronze, elle deviendra terre et chair de l'homme écartelé**

**Plantée, elle se disputera le frisson des blés, les femmes qui enfantent.**

**Le temps arrachera les guides du vieil arbre et la marée seule fécondera la braise et l'orage.**

**Alors, adossé au vent, l'homme attendra sa tâche un outil à la main.**

## BORIS PASTERNAK

**Ce numéro déjà sous presse, nous apprenons la mort douloureuse de Boris PASTERNAK. Nous tenons à saluer l'œuvre de celui qui restera, par-delà les utilisations d'un moment, l'un des plus grands lyriques du siècle.**

*Michel RONCHIN*

*La longue usure de l'enfance inquiétante. Il n'était pas possible d'oublier — d'oublier quoi ? — ou plutôt d'espérer. Les rêves incessants de bonheur. Le bonheur donné et reçu. Les rêves d'aventures mais d'aventures heureuses. Portés à la générosité, au don entier de soi, autant pour sa propre paix que pour la paix des autres.*

*Je ne sortais pas de ces longues nuits de rêve — et le jour m'était un supplice.*
*Par la fatigue du corps, couvant déjà cette grave maladie qui devait éclater beaucoup d'années plus tard.*
*Par le spectacle de la brutalité, alors que mes rêves donnaient la clé d'une mobilité parfaite, où rien ne souffrait, mais battait, comme un cœur peut battre, en gonflant, et non en saillant comme un couteau ou claquant comme une gifle.*

**REVES**

Des bêtes peuplent mes nuits
Elles épouvantent mes rires
Elles éclatent sans bruit
Et ne semblent pas souffrir

Je continue de rêver
Le temps se déchire
A l'action acharnée
Du monde en délire

Songes noirs écartelés
A la croix de l'esprit
Des figures perdues et sauvées

Je cherche le repos
Je précipite les échos
Le danger couvre le cri

**Vient de paraître chez Pierre-Jean Oswald : « LA COLERE DES IMBECILES ». Divertissements, de Marc Ichall. — « BAIN PUBLIC ». Poèmes de Guy Bellay.**

## QUELQUES POÈTES PRÉSENTS DE LA RUSSIE SOVIÉTIQUE

Tel sera le thème de notre prochain numéro. Il comprendra, en outre, des poèmes de : Andrée Barret, Guy Bellay, Gabriel Cousin, Henri Deluy, Charles Dobzynski, Pierre Della Faille, G.-L. Godeau, François Kerel, André Libérati, Jean Malrieu, Jacques Roubaud, Oliven Sten, d'autres encore...

*J.-P. VOIDIES*

**SANA**

Les candélabres sont vides
La joue du feu s'est endormie

On n'entend plus le craquement du bois qui joue
Ni des cerveaux qui s'allongent

Les vertèbres ne sont plus leurs butoirs
Les fresques effacées des cryptes
Sont rajeunies d'un coup de pinceau frais

Et de la mousse rare, étrangement fleurie
Rend tout propice à la venue des demoiselles...

*Gilbert BAQUÉ*

**NOUVEL ETE**

**La ronce ardente de midi**
**Déchire un peuple de colombes**
**Les ombres rampent sous les pierres...**

**J'entends des femmes parler doux**
**leur voix scintille, elle a des ailes**
**Et le parfum de la lavande**
**Elle prend possession du ciel**
**Elle lui donne sa couleur**

**Le ciel bat comme un ventre de bête blessée**
**L'eau des prairies s'est allumée**
**Ici je sais les herbes rouges**
**D'un sommeil bu entre tes mains**

**Midis midis en robe rouge**
**Quelle bouture de désirs — ô luxurieuse**
**Pour notre amour déraciné**

*Yves HEURTÉ*

## L'ECOLE LIBRE

*Il lui portait le soleil dans un bol*
*Puis ils couraient nu-pieds*
*Dans le brouillard des peupliers*

*Un jour il l'a déshabillée l'a caressée*
*Comme le vent fait d'une bête sous un saule*
*Elle a ri dans ses mains sottes de nouvel écolier*

*Ils ont fait un beau pigeon vole*
*Vole amour volent feuilles mortes*
*Puis sont redescendus dans leurs livres d'école*

*Quand sonneront huit heures*
*Preuve par neuf et pattes blanches*

*Pierre GUIDI*

Dans le velours timide de l'aube
Mûrit le soleil

Beau ciel
Beau ciel boisé
Tout irrité d'oiseaux

On dit qu'un royaume de lèvres s'y chuchote
Et qu'un homme y cherche son ombre ou sa mémoire

Beau ciel

Le mot aimer le fait trembler comme tremble
La rosée sur la dague de l'ortie

Beau ciel
Sous les braises du sommeil
Dans la cendre bleue des oliviers
Une cigale
Lime consciencieusement le silence

*Yves VECCIANI*

Soudain
On élagua mon corps
On le sépara des amis qui y vivaient

Une guerre puante passa
Salie de coups tirés très bas
De crimes savamment ajustés
D'armes évidemment froides

Dans nos corps comme une plume
Elle trempa sa baïonnette
Et écrivit de notre sang
Des choses que nous aurions vomies
Elle nous cribla aussi

Des balles caustiques de l'angoisse
Nous soumit à la torture
De l'ami veuf
Des lettres inutiles échangées

La guerre...
Sûre de nous salir...

*Yves BROUSSARD*

**Aujourd'hui comme demain**
**Sur le chemin de l'éternité**
**Le visage des hommes**
**Aura le goût du vin**

**Aujourd'hui comme demain**
**De la feuille à la racine**
**De la pupille à la moelle**
**Nous sentirons ce froid de l'aube**
**A peine désirée**

**Aujourd'hui comme demain**
**Nous serons toi et moi**
**Immobiles**
**Inutiles peut-être**

**Mais très près l'un de l'autre**

## GISANT DU VERCORS

**Silence de la pierre où tu dors**
**Silence de ton âme apaisée**
**Silence sur ton combat**

**Te voici face au temps, écoulement inexorable.**

**Reste-nous toujours présent, beau dormeur clos sur tes secrets, afin que le silence résonne pour nous rassembler toutes les fois utiles.**

**Quelles morts nécessaires te donnent cette sérénité ?**

**N'y pense plus et reste ainsi pour nous.**

**Gabriel COUSIN.**

---

*Monument au Maquis de Malleval - Vercors*
*Sculpture de Michel Chauvet*

# QUATRE POETES ITALIENS

**Nous vous présentons aujourd'hui quatre poètes italiens de l'après-guerre. Ils ne sont pas tous jeunes. Tous sont pratiquement inconnus en France. Il ne s'agit, en aucune manière, d'un tour d'horizon : Une prise de contact, une tête de pont sur un territoire quasiment inexploré pour l'immense majorité du public poétique français. Nous espérons pouvoir donner très bientôt une vue, plus ample à la fois et plus précise, de la richesse et de la diversité poétique italienne.**

**H. D.**

Les textes de présentation et les traductions sont de Mario Rossi

## ROCCO SCOTELLARO

Rocco Scotellaro, mort en 1953, était maire d'un petit village de l'Italie du Sud. Ecrivain et poète, il était paysan et autodidacte. Il obtint à titre posthume, en 1954, le plus important prix de poésie le Viareggio pour son recueil *Le jour s'est levé* (Mondadori E°).

### NOTTE IN CAMPAGNA

*Coricati ai piedi dell'olmo,*
*il cielo ha meno stelle per il vento.*
*Le Pleiadi sono incenerite,*
*L'Orsa è sgangherata*
*sull'orizzonte pulito.*

*Io voglio te, niente boccali di vino forte*
*né l'origano e il sale sul pane.*
*Tu distesa rimani*
*ferita da non so chi ti ha giocato a sorte.*

### NUIT A LA CAMPAGNE

**Si nous sommes couchés au pied de l'orme,**
**le ciel a moins d'étoiles pour le vent.**
**Les Pléiades sont calcinées,**
**l'Ourse est disloquée**
**sur l'horizon limpide.**

**Toi c'est toi que je veux et non des philtres de vin lourd**
**ni l'origan ni le sel sur le pain.**
**Toi et tu es étendue**
**blessée par je ne sais qui**
**qui t'a tirée au sort.**

## FRANCO MATACOTTA

Franco Matacotta est né à Fermo (Ascoli Piano) en 1918. Soldat en Sardaigne, il est ensuite partisan. Il collabore notamment à *La Fiera Letteraria*. Il publie en 1941 *Petits Poèmes*, en 1945 *Accordéon rouge*, en 1948 *Nous obéissons à la terre*, en 1953 *Canzoniere di Libertà*, en 1957 *Versi copernicani* (Et. Vallecchi). Bien que Matacotta, par l'âge, appartienne à la génération de l'entre deux guerres, il est à classer parmi les jeunes poètes nés de la Résistance. En effet, ses premiers poèmes s'inspirent presque uniquement de la guerre de partisans. Les angoisses et les luttes des maquisards italiens, leur prolongements dans l'après-guerre, sont un thème quasi constant dans ses poèmes.

### PALUDI

*Tanta ruggine nel petto*
*che il cuore è fermo et duro*
*tanto velluto sul letto*
*che il fiore del bacio è impuro*

*tanto verderame sugli occhi*
*che non si puo piu vedere*
*tante catene ai ginocchi*
*che l'orme sono nere*

*siamo umane paludi*
*gonfie di vermi e di fango*
*e per tornare ignudi*
*dobbiamo vestirci di sangue.*

### MARECAGES

**Tant de rouille dans le corps**
**que le cœur est dur et figé**
**tant de velours sur le lit**
**que la fleur du baiser est impure**

**tant de vert-de-gris sur les yeux**
**qu'on ne peut plus voir**
**tant de chaines aux genoux**
**que les traces sont noires**

**nous sommes marécages humains**
**gonflés de vers et de boue**
**et pour être nus de nouveau**
**nous devons nous vêtir de sang.**

### COMME DES LOUPS PROPHETIQUES

**Par ces nuits d'hiver**
**sur la terre où flambent les sépulcres**
**comme des loups prophétiques sur les chemins de brume**
**hurlent les doux amis d'hier**
**faisant feu sur les roses et sur la lune**

**Sous leurs rondes coupoles rongées**
**bondissent, crapeaux d'or, les yeux saints de paille**
**et les anges sur leurs ailes jaunes vermoulues**
**nouent des rubans bleus de mitraille.**

**Entendez l'ombre qui gémit**
**derrière les murs écroulés des maisons,**
**où dorment ensevelis les enfants**
**à côté de leurs toupies vertes éclatées.**

**Et si un chien a hurlé sous le voile**
**de la brume qu'on ne peut dissiper,**
**camarades, faites feu sur le ciel,**
**le voleur creuse dans la poussière et le sang.**

**Par ces nuits d'hiver**
**sur la terre où flambent les sépulcres**
**comme des loups prophétiques sur les chemins de brume**
**hurlent les doux amis d'hier**
**faisant feu sur les roses et sur la lune.**

## MARIO FARINELLA

Mario Farinella est né en Sicile, en 1922. Il publie en 1951 *Tabac noir et terre de Sicile* (Et. Flaccovio, Palermo). Il est de ces écrivains qui contribuent à l'éveil du Sud italien, le mezzogiorno. Dans ses complaintes parlent la souffrance de son peuple, héritier d'une civilisation bimillénaire, qui le marque dans sa pensée et dans ses gestes, mais dont il est aliéné.

## CORO DEI BRACCIANTI SICILIANI

*Sappiamo come gela*
*il cuore della terra,*
*come la talpa è pigra ed insistente,*
*ma noi rimasti a cogliere cicoria,*
*ci torce l'uragano,*
*il vento ci flagella.*
*Noi portiamo mantelli ed incerate,*
*ma il mondo è freddo,*
*il mondo è freddo.*
*La pioggia spegne il sangue del compagno*
*ucciso tra solco e solco ;*
*lo ricopre la terra rivoltata.*
*Il mondo è freddo*
*per noi mietitori*
*per noi zappatori*
*che falciamo la speranza,*
*che attacchiamo covoni di dolore*
*con sfilacce di sangue.*

*Donne scomunicate,*
*non c'è sale di battesimo,*
*né olio di morte*
*per gli scalzi senzaterra ;*
*non stagna l'acquasanta nelle conche*

*per le mani contadine.*
*Dunque schiodate dalla croce*
*questo Figlio morto e sanguinante ;*
*svegliate le impietrite Maddelene,*
*queste madonne scure di dolore.*
*E le zappe degli uomini arrestati*
*caricateli a questi nostri sbirri*
*senza pane, che battono catene ;*
*che rompano la terra baronale*
*e la pioggia d'inverno arrugginisca*
*le loro nere canne di moschetto.*

## CHŒUR DES PAYSANS SICILIENS

**Nous savons comment gèle**
**le cœur de la terre,**
**la paresse et l'effort de la taupe,**
**mais nous nous ramassons l'herbe des champs,**
**l'ouragan nous tourmente,**
**le vent nous flagelle.**
**Nous portons manteau et suroit,**
**mais le monde est froid,**
**le monde est froid.**
**La pluie éteint le sang du camarade**
**tué dans les sillons, tous les sillons,**
**la terre labourée le recouvre.**
**Le monde est froid**
**pour nous les moissonneurs,**
**pour nous les piocheurs,**
**qui fauchons l'espoir**
**qui bottelons des gerbes de douleur**
**avec des liens de sang.**

**Femmes excommuniées,**
**ni le sel du baptême**
**ni l'huile de mort**
**ne sont pour les va-nu-pieds sans terre ;**
**dans les bénitiers il n'y a plus d'eau**
**pour les mains des paysans.**
**Alors déclouez de la croix**
**ce Fils mort couvert de sang**
**réveillez les Madedeine pétrifiées,**
**ces madones noires de douleur.**
**Et les pioches des emprisonnés**
**chargez-les sur le dos de nos sbires**
**sans pain, au cliquetis des chaînes ;**
**qu'ils défoncent la terre des barons**
**et que la pluie de l'hiver rouille**
**les canons noirs de leurs mousquetons.**

## GIOVANNI ARPINO

Giovanni Arpino est né à Pola en 1927. En 1954 il publie un important recueil de poèmes : *Barbaresque* (Et. della Meridiona, Milano). Il collabore particulièrement à la revue *Momenti*, sortie après la guerre, et qui publie de jeunes poètes réalistes. Son monde est celui de la Résistance, des humbles, des travailleurs et des paysans pauvres.

### TORINO FREDDA

*Fermarono i contadini in piazza perché vedessero.*
*Era giorno di mercato, i paesani venuti da fuori*
*stavano intorno ai vitelli legati con corde.*
*Nessuna finestra aperta nei grandi palazzi attorno.*
*Nessuno scese le scale gridando dicendo nomi.*
*In dodici caricarono i lunghi fucili*
*e uno solo dei due legati sulle sedie*
*riuscì a voltare un poco la testa, cercando ancora il mondo.*
*Adesso c'è la lapide e ventisette buchi nel muro*
*e un portafiori di latta arrugginita che pende*
*e qualcuno che di notte passa e si ferma un poco a guardare*
*i nomi scoloriti incisi nel marmo.*

### TURIN FROIDE

**On arrêta les paysans sur la place — pour qu'ils voient —**
**C'était jour de marché, tous ceux des villages**
**restaient autour des veaux entravés dans les cordes.**
**Aucune fenêtre ouverte dans les immeubles autour de la place.**
**Personne ne descendit les escaliers en criant, en appelant.**
**Ils étaient douze à charger leurs longs fusils,**
**deux homme attachés sur leur chaise un seul**
**réussit à tourner un peu la tête, cherchant encore le monde.**
**Il y a maintenant une plaque et vingt-sept trous dans le mur**
**et un pot de fleurs rouillé qui pend**
**et quelqu'un qui passe la nuit et regarde un instant**
**les noms délavés gravés dans le marbre.**

## LE POETE ET LE « POLITIQUE »

Extraits du discours prononcé par Salvatore Quasimodo, à l'Académie de Stockholm, à l'occasion de la remise du Prix Nobel :

« La guerre... oblige l'homme d'une patrie vaincue ou victorieuse à trouver de nouvelles valeurs. Les arts poétiques et les philosophies se brisent « quand tombent les arbres et les murs »... Après les horreurs de la mort, les principes moraux également sont mis en cause, ajoutons-y les preuves de la religion : les lettrés accrochés à leur maigre esthétique privée se détachent de la présence inquiète de la poésie. Le poète, lui, de sa nuit, je veux dire de sa solitude, trouve son soleil et inaugure un journal éphémère pour les hommes inertes : le paysage obscur cède le pas au dialogue. Le politique et les poètes alexandrins cuirassés de symboles et de puretés mystiques feignent d'ignorer le poète. C'est une histoire qui se répète comme le chant du coq, mieux, comme le troisième chant du coq.

Le poète est un irrégulier qui ne pénètre pas dans l'enceinte de la fausse civilisation littéraire pleine de tours, comme à l'époque des Communes (au Moyen âge) ; il semble détruire les formes mêmes de celle-ci et pourtant il les continue : du ton lyrique il passe au ton épique, pour commencer à parler du monde, du monde torturé chez l'homme, nombre et sentiment. Le poète commence alors à devenir un danger. Le politique juge avec méfiance la liberté de la culture et à l'aide de la critique conformiste, il essaie d'immobiliser l'idée même de poésie, en considérant l'acte créateur en dehors du temps et sans aucune influence sur celui-ci ; comme si le poète, au lieu d'être un homme, était une abstraction...

Pour nous rendre compte de l'influence exercée par le politique, — par ce terme nous entendons également le pouvoir religieux, qu'il suffise de penser au silence d'un millénaire sur le plan poétique et artistique, après la fin du monde classique, ou bien à la grande peinture du XV[e] siècle, période où l'Eglise commandait les œuvres d'art et imposait les contenus.

...Il existe au moins deux façons de considérer la liberté de la culture : la liberté dans les pays où a eu lieu un bouleversement social profond (la Révolution française, par exemple, ou la Révolution d'Octobre) et la liberté chez ceux qui avant de subir un changement dans leur façon de concevoir le monde résistent longtemps dans leur forteresse.

Aujourd'hui, le poète est-il libre ? Selon la société qui l'exprime, celui qui répète les feux d'artifice pseudo-existentialiste est libre, celui qui embellit de paisibles sentiments humains, est libre celui qui ne pénètre pas au fond de la dialectique de son temps, par peur politique ou par lâcheté, est libre.

Au XV[e] siècle, par exemple, Ange Politien était libre, il était libre, — dans une des « Stances pour le Tournoi de Julien de Médicis — de laisser aller à la messe du dimanche une nymphe mêlée à la foule des dames du monde, mais Léonard de Vinci, écrivain d'un autre génie, n'était pas libre, lui. Ici, le mot liberté prend sa vraie signification : l'autorisation du pouvoir politique, autorisation qui permet au poète de prendre place sans armes dans la société...

Mais à son tour, le politique est-il libre ? Non. Ce sont, en effet, les castes par lesquelles il est assiégé qui décident du sort d'une société et agissent même sur le dictateur. Autour de ces deux protagonistes de l'histoire, adversaires privés de liberté, (par « poète » nous entendons tous les écrivains de valeur à une époque donnée) circulent et se heurtent les passions, et il n'y a de repos que pendant une révolution ou une guerre : la première porteuse d'ordre, la seconde, de désordre.

La dernière guerre fut une

lutte entre systèmes politiques, organisations sociales... : violence pour supprimer les moindres libertés.

Un sens de la vie apparaît à nouveau, au cours de la « Résistance » intérieure contre l'envahisseur, résistance contre l'ennemi extérieur et intérieur. Résistance de la culture et de l'humanisme paysan qui « leva la tête dans ses champs de misère », comme le dit Virgile, contre les puissants.

De ce mouvement armé se dégage, dans chaque pays, un courant culturel — qui n'est pas provisoire, comme le pensent les conservateurs — d'hypothèques éternelles sur « l'immobilité » de la société. Je répète que ce courant n'est pas provisoire, car l'essentiel de la culture contemporaine est orienté non pas vers les désastres de l'âme et de l'esprit, mais vers une tentative de ressouder les membres brisés de l'homme...

Le poète peut dire que l'homme commence aujourd'hui... c'est là une vérité... qui nous suggère une première conclusion, à savoir que le poète ne peut parler que dans les intervalles de la barbarie...

Les Européens connaissent la valeur de la Résistance, qui est l'honneur de la conscience moderne... La Résistance est l'image parfaite du conflit entre l'être et le passé... Tandis que le poète connaît la puissance du politique, celui-ci ne s'aperçoit de la présence du poète que lorsque sa voix arrive avec force aux différentes couches **sociales**, quand au-delà des poèmes lyriques ou épiques se révèlent les contenus. Alors commence une lutte sourde entre le politique et le poète... Le politique combat la culture, le poète, à visage découvert, ou par des voies détournées : le moyen le plus facile est la dégradation de l'idée même de culture. Les moyens scientifiques, radio et télévision, l'aident à briser l'unité des arts, à favoriser les poétiques qui ne troublent même pas les ombres. Parmi celles-ci on préfère celles qui se rattachent aux différentes « Arcadies », de façon à mépriser l'esprit créateur de notre époque. C'est en ce sens que j'entends ce vers d'Eschyle : « Je dis que les morts tuent les vivants.... ». Le poète est seul : un mur de haine s'élève autour de lui, dressé par les chevaliers d'industrie de la littérature. Depuis ce mur, le poète considère le monde, et sans aller sur les places comme les aèdes, ni dans le monde « mondain » comme les lettrés, il sort de sa tour d'ivoire... Il est parmi ce peuple, non seulement dans les désirs de son sentiment, mais aussi dans ses pensées politiques jalousement gardées...

(Traduction Mario ROSSI).

## OPINIONS

### De Egito GONÇALVES à Henri DELUY (extraits)

Je veux vous dire que l'arrivée d' « Action Poétique » est pour moi, comme pour les autres, une chose précieuse. Nous ne nous sentons plus seuls. Dans ce pays, encerclé par la mer et par le grand froid espagnol — les Espagnols qui comme nous lancent des signaux morse de désespoir — que faire, sinon prendre la main qui nous arrive par delà les douanes fermées et puiser en elle notre force nouvelle.

..Je suis, comme vous, prêt à tout faire pour être digne du « regard des enfants » dont parle, dans un de vos numéros, mon ami Gabriel Celaya. Que la poésie soit notre salut, notre soutien d'honneur, nous le savons dès que nous faisons la comparaison entre nos poèmes et les poèmes espagnols, et les poèmes algériens, et d'autres encore. Je suis avec vous, de toutes mes forces. Je signe avec vous votre éditorial « Honneur des poètes ». Je suis un « criminel » au même titre que vous et je déclare ce métier nécessaire...

### DE PIERRE DELLA FAILLE A GABRIEL COUSIN

...J'ai écrit un jour : « Gagner la guerre, mais surtout organiser la paix ». C'est à cela que je pense, surtout. Organiser la paix en tuant les monstres qui nous rongent (l'aube dissout les monstres, quelle lucidité). Et on tue les monstres par ses prises de position.

.....

Mais la vraie promotion humaine est de n'en avoir aucune, de religion : aucun tabou n'est admissible chez l'homme libre, qu'il s'appelle dogme, fétiche ou vérité de parti. J'ai compris ça le jour où j'ai vu les missionnaires brandir un scapulaire pour chasser les fétiches du Congo.

Il y a pour nous à opter pour une attitude, pour un mode de vie. Et faute d'être un Saint François d'Assise ou un Boudha ou un Gandhi, je pense que la non-violence est la seule attitude valable. J'y réfléchis tous les jours. J'ai connu des hommes forts par non-violence qu'on prenait pour de l'inertie. C'est ainsi, aussi, qu'on fait plus pour gagner la guerre d'Algérie en sapant le capitalisme qu'en aidant un malheureux fellagah. Car la citadelle ennemie, en Algérie, est le gros capitalisme, comme il l'est au Congo et ailleurs. Le colonialisme n'existerait pas sans lui. C'est là le rôle des puissants satiristes (excusez-moi de revenir sur cela. Veux-tu pour l'A. P. mon texte « L'art de rouler en Cadillac » ? Je te l'offre, s'il peut servir)....

...Ceci dit, venons-en au drame majeur : la résurrection de la croix gammée. Je compte sur l'A. P. pour sortir un numéro sensa sur le sujet, et je fourbis mes bics pour sortir un texte « maison ». Car, de plus en plus, il s'agit de s'unir, Gabriel, par delà les querelles de genre et de sexes d'anges.

...Ceci dit, pour te montrer que mes paroles sur le sexe des anges ne sont pas que des paroles, et que je médite aussi, si vous faites un numéro explosif sur le sujet « croix gammée », non seulement de vous apporter des recrues, mais de me jeter dans votre bataille. Car je suis littéralement malade de cette affaire, malade de dégoût et surtout de fureur.

## MUSIQUE

### MUSIQUE THIBETAINE DU SIKKIM

Dans un précédent article j'ai cité à propos de la musique contemporaine les affinités avec elle de certaines formes de musique orientale. Depuis plusieurs années nombre d'études et de disques sont édités qui, consacrés à ce domaine, ne jouissent pas

de la publicité réservée aux « Mustapha », « Mambo », et autres.

Les enregistrements de l'expédition Serge Bourguignon au Sikkim en 1955 (Contrepoint, Série artistique M C 20-119) font partie d'une collection intéressante présentant un éventail varié du génie musical de plusieurs peuples.

Cette collection, « Le Musée de l'Homme », vient d'être supprimée. Comme beaucoup de choses de qualité, elle se vendait mal dans la société actuelle, où le goût du public est fonction du battage commercial.

Le Sikkim est situé au nord de l'Inde, à la frontière thibétaine, entre le Népal et le Bhontan. Le Sikkim et le Thibet sont reliés par deux cols, le Natu-la et le Delep-la. C'est la route empruntée par les caravaniers thibétains qui se rendent à Kallmpong, en territoire indien.

La première face de ce disque est consacrée au folklore des caravaniers. Musique profane donc. Longs poèmes d'amour et chansons de cavaliers y alternent. A l'étape, autour du feu, buvant de l'alcool de millet, ils chantent et dansent. Leur expression musicale extrêmement variée est souvent liée à l'effort physique. Qu'il s'agisse des appels chantés des caravaniers modulant au maximum de leur souffle, ou des danses exécutées en chantant, la difficulté de l'effort à vaincre est constante. L'utilisation de la reprise du souffle comme élément rythmique dans le chant aux louanges de Shigatza, la ville aux toits dorés, atteint une sensualité volontairement provocante.

Il est regrettable que les textes ne soient pas traduits dans leur totalité. La traduction des éléments et des sentiments qui s'en dégage, sous cette forme particulière, nous donne l'échelle de nos possibilités perdues. Ces arts spontanés, ces arts collectifs, appelés à tort primitifs, sont devenus un besoin, source d'un renouveau de l'inspiration contemporaine.

L'expression des sentiments, vertu première d'une fraîcheur qui voit dans les taches sombres sur l'or de la lune le terrier d'un lapin blanc qui l'habite, n'a pas été sans toucher nos sensibilités occidentales.

La musique sacrée, ou cérémonie du Thian, occupe la deuxième face. Cette cérémonie dure deux jours. Entre chaque séance de danses et de chants de lamas, des sortes de clowns tournent au ridicule le style et le sens même de la fête en caricaturant sans merci la vie des dieux et des hommes. L' « Introduction », trompes de diverses tailles, rythmes de cimbales et de gongs de tous métaux et de toutes formes, atteint une diversité de sonorités prodigieuse.

La relation avec la musique concrète s'impose. Nous reviendrons sur cette question. Mais, en dehors des problèmes de théorie il reste que cette audition, pourtant privée du « spectacle », prend cet aspect envoûtant des ombres mobiles, des sons non identifiables.

Michel RAFFAELLI.

## REVUES

### LA NOUVELLE CRITIQUE N° 113-115

A une époque où les livres se succèdent et s'oublient à une vitesse vertigineuse, en des jours où l'homme a plus que jamais le droit de « connaître », il est indispensable de signaler les revues susceptibles de répondre objectivement aux questions qu'il se pose.

Parmi tant de titres, il faut citer "La Nouvelle Critique" dont le numéro de février est presque entièrement consacré aux sciences. A ces sciences dont nous connaissons, hélas, si peu de chose et qui pourtant n'ont jamais été liées à l'actualité avec autant de rigueur. Car si le gouvernement français, après deux récentes explosions nucléaires au Sahara, envisage déjà de nouveaux essais — souterrains cette fois — en Corse — et puisque nous possédons un siège au

Club Atomique, il est bon de rappeler aux lecteurs (ce que fait "La Nouvelle Critique" dans son éditorial) que le doyen de la Faculté des Sciences de Lyon n'étant plus matériellement en mesure de poursuivre ses travaux de laboratoire a été contraint de démissionner. Qu'un grand nombre d'élèves ingénieurs offrent d'effectuer des travaux manuels pour venir en aide à leur professeur. Mais tout l'intérêt de ce numéro ne réside pas seulement dans ses premières pages. Par les articles qui suivent nous pénétrons successivement dans le monde des sciences de la terre, des mathématiques, de la médecine et surtout de la physique (un article de D.-I. Blokhinger).

Y. B.

« ... Cependant ce droit d'opposition, tout insensé qu'il est, est sacré : sans quoi les sujets ressembleront à un troupeau dont on méprise la réclamation... »

En ouvrant son numéro d'avril sur cette citation de Diderot "La Nouvelle Critique", d'emblée, entend nous amener dans le domaine de la responsabilité collective avec un problème, le problème du désarmement...

Au cours de la première partie (politique) A. Gisselbrecht analyse le sens profond de la détente que tous doivent apprendre y compris tous les intellectuels « tentés de croire le peuple endormi, soumis, sans volonté révolutionnaire, oubliant qu'ils sont les intellectuels de ce peuple... Comment pourraient-ils être en grand nombre si intelligent au milieu d'un peuple si sot ? Laurent Casanova confronte l'avenir de la France avec le cancer algérien : « Il reste de grandes idées qui s'identifient aux intérêts vitaux du pays, de tous les peuples... Celle de la Paix est la première... A bas les armes partout... ».

L'horreur atomique entrée par la grande porte dans l'art avec l'Inoubliable « Hiroshima mon amour », de Resnais, non plus que le combat contre les formes modernes d'inquisition, ne sont absents de ces pages. On y trouvera, de J. Chambaz, un émouvant plaidoyer pour l'Histoire, et du maréchal Tchouïkov, un document sur Stalingrad, ce Valmy des temps modernes...

L'issue d'avril de "La Nouvelle Critique", cent cinquante pages d'une matière fort riche à penser.

J G.

## ALTERNANCES

Robert Delahaye, qui depuis plus de dix ans poursuit à Caen un vaillant et louable effort en faveur de la poésie nous envoie les deux derniers numéros d' « Alternances », petite revue qu'il imprime lui-même sur presse à bras. Le n° 47, consacré à la poésie grecque, offre un intérêt indéniable, du fait que nous lions connaissance avec des poètes dont les œuvres, pour la plupart, ne sont pas encore traduites en France : seuls Ritsos et Cavafis ont dans notre pays acquis une certaine audience, mais il y a Rita Boumipappa, Vretacos, Loudemis, Livaditis, qui, selon Pierre Garnier, introducteur de cette anthologie, sont à mettre au même rang que Pablo Neruda et Nazim Hikmet. Nous déplorons toutefois que les traductions soient assez lourdes et ne nous rendent pas la grandeur de ces poètes. Quant au n° 48 d' « Alternances » il porte en titre : « Le Carton à poèmes ». Il s'agit en effet d'un curieux ramassis : s'ils étaient restés à moisir dans le carton, les poèmes ici publiés, tel le vin dans les tonneaux, auraient peut-être bonifiés !

Jean ADRIANS.

POÉSIE

## AIT DJAFER : LA COMPLAINTE DES MENDIANTS ARABES DE LA CASBAH ET DE LA PETITE YASMINE TUEE PAR SON PERE

(chez J.-P. OSWALD
précédée d'une note de Francis JEANSON)

« Viens, Charlemagne
Je vais te dire un poème
.....
Il y a des gens qui disent j'ai [faim
Et puis c'est tout. »

Ait Djafer est un poète algérien qui écrivit cette complainte en 1951 à propos d'une petite fille précipitée sous les roues d'un camion par son mendigot de père ; c'est tout. En apparence seulement. Depuis la parution de ce poème dans "Les Temps Modernes" d'abord, ensuite sous forme d'une plaquette à tirage limité diffusée d'une manière très limitée à Alger, le nom Ait Djafer a fait son bonhomme de chemin ; pourtant, de lui, nous ne connaissons que cette complainte, c'est tout.

Mais au-delà ou derrière ce texte : il y a aussi que le père de cette petite fille fut "sauvé" par son psychiatre, ce qui simplifie tout, et l'humour féroce du poète:

« Seigneur, regardez-les,
Donnez-leur, leur caviar quoti- [dien. »

« Lorsque l'enfant paraît...
patati
Et lorsque l'enfant disparaît
patata. »

Il y a surtout la condamnation terrible :

« A présent que te voilà fou
Ils se sont chargés de ta lourde [irresponsabilité
Mentale
Et ce n'est plus leur faute
Et ce n'est plus ta faute
Et ce n'est plus la faute de la [petite Yasmina. »

Et enfin :

« Les enfants de Charlemagne
Devenus grands, beaux et [forts... »

Je vous laisse lire Ait Djafer, vous comprendrez pourquoi cette complainte insidieusement a tracé son sillon depuis bientôt dix ans et prend aujourd'hui une signification à la fois démesurée et terriblement précise derrière le rictus grinçant, la tendresse oubliée.

Marc ICHALL.

## FERYDOUN RAHNEMA : « POEMES ANCIENS »

(chez DEBRESSE)

De Téhéran nous parvient un son inentendu depuis très longtemps : celui qui nous rappelle qu'avant tout le poète est prométhéen, homme "plus humain - trop humain", qui nous redit le chant inquiétant de la danse de mort, qui selon Eluard "chante très haut ses purs et nobles chants".
Prométhéen, ô combien, celui qui écrit :

« Le sage comptait cultiver Dieu à sa façon et se voulait céleste. Son architecture était belle à voir mais non pour y habiter. »

Et :

« Je hais au moment où l'homme n'est plus. »

Inquiétant, d'une grandeur inquiétante cette voix tranquille et angoissée qui nous dit :

« J'écris au fond de ma nuit
Du fond de ma voix qui sombre
Car mon corps plonge dans une [immensité aveugle
Et à chaque son de ma voix la [terre tourne
Et je vois le monde à la limite [des couleurs. »

A la limite de la lumière à la limite de l'existence.

Je n'ai pu m'empêcher de faire le rapprochement entre l'esprit de ce grand terrible petit livre et celui du « cante jondo » andalou,

écoutez plutôt :

« Je chanterai toujours le travail [des hommes pour avancer
Mais chaque blessure sera la [mienne
N'importe où, n'importe quand
Au plus haut des cimes
Se trouve le plus haut des puits
La plus grande naissance corres- [pond à
La plus grande des morts
Et ce cortège de deuil porte la [vie en avant
Celle que je vois
Et qui est la diminution de [l'ombre et de la mort. »

Prométhée ou Jacob ? Danse contre ou avec l'aigle ? Quoiqu'il en soit il nous faut entendre cette voix, communier ce combat.

Marc ICHALL.

## LA POESIE D'AUJOURD'HUI EN ITALIE

Il faut marquer d'une pierre blanche la livraison de printemps de la revue "Entretiens" à Rodez, qui nous donne d'entendre "Les jeunes voix de la Littérature Italienne".

Rares sont les échos qui arrivent à passer le Ponte San Luigi de ce qui se fait au pays de Salvatore Quasimodo sur l'Anthologie (1) duquel nous nous sommes jetés (la colection "Autour du Monde" de chez Seghers, un exemple, brille, nous l'avons déjà déploré, par l'absence des Italiens).

Après une justification du numéro signée Maria Brandon-Alsini et une préface de Mario Petrucciani, à la poésie - qui - se - fait, nous entrons au jardin des poèmes où il est à regretter que pas un seul texte italien ne soit présent ; pas que nous en voulions de leurs traductions à F. Chaudon et à notre amie Colomba Voronco qui ont fait un précieux travail, mais parce que la référence directe à l'original est chose fort importante pour le lecteur !

Dans ce jardin qui n'est pas secret vibre cet extraordinaire concert de "sirènes d'usines" où "l'été de Vérone a son histoire et l'Adige sa dentelle de vignes", où "les grandes places sombres du Sud" sous la lune froide espèrent une "aube" lourde de symboles.

Les titres seuls des morceaux : "Le cri de la ville", « Chœur de partisans sous la lune", "Les cendres de Gramsci", "Flaque noire le 18 avril" (2), prouvent bien que l'influence de Pavese, qui déjà avant-guerre s'était élevé contre l'hermétisme à la mode, se fait indirectement jour, influence appuyée par la libération des consciences italiennes après l'affreux clair-obscur des années 1922 à 1945. Par la bande aussi l'influence de Umberto Saba et même et surtout de Quasimodo, que nous avons déjà salué comme ayant aux poètes "élargi l'horizon de leur verbe".

Je n'irai pas, M. Petrucciani s'en charge fort bien, repréfacer le numéro, mais simplement mettre l'accent sur la "maturité" de Franco Fortini que nous retrouvons comme sur cette "Route Florentine" déjà lue et surtout sur Casimiro Bettelli dont les "Psaumes" gardent comme quelques accords claudéliens, mais ouverts sur "notre faim plus dure que des pierres à feu... au milieu des places des villes avec nos pancartes...".

J. G.

---

(1) ...

(2) Le 18 avril 48 avait vu le succès électoral du parti gouvernemental face aux partis de "gauche".

## MARIO-ANGEL MARRODAN (Ets Jouvence)

Un chant nouveau, et qui vient d'Espagne. Cette Espagne dont il faut bien dire que le sort nous est particulièrement sensible, dont il faut bien dire que le malheur est un symbole, une barricade, à nos portes, d'ignominie et de sang. Cette Espagne dont il faut bien dire que la poésie nous est particulièrement proche, particulièrement chère.

Un chant nouveau pour moi, celui qu'Arnaud Rojo et Jean Poilvet Le Guenn ont traduit sous le titre "Entrailles ou Hymne" et que la jeune équipe de la revue belge « Jouvence » vient d'éditer en un cahier spécial.

On ne nous dit pas qui est Mario-Angel Marrodan. Jeune ? Agé ? Vit-il à Madrid ? En exil ? Autant de détails qu'il serait bon de connaître.

Cela pourtant n'empêche pas la voix d'atteindre le niveau des grands poètes de la nouvelle poésie espagnole, même ampleur, même force de pénétration, même dureté, même fond de malheur et de ruines, même espoir dans les vertus du peuple, même faculté de rassembler en un flot, qui semble inépuisable, le détail réaliste, l'émotion personnelle, la passion de tout au monde, le délire du verbe et la précision du mot, dans un langage à la fois simple et grandiloquent.

Espérons avoir très vite la possibilité de mieux connaître Mario-Angel Marrodan.

Mais que ce premier recueil est mal traduit ! Lourd, cahotant, désossé, la grandeur de l'original à toutes les peines du monde pour trouver sa place dans un tel travail.

Et combien nous aimons peu, ici, cette petite phrase du collophon : « "Entrailles ou Hymne" est publié sous la responsabilité totale de son auteur et non de l'éditeur ». La formule habituelle par laquelle les éditeurs « prennent leur distance », n'a pas suffit.

Un pas de plus et « Jouvence », dont la revue par ailleurs ne manque ni d'intérêt ni de courage, s'excuserait d'avoir publié ces poèmes.

H. D.

## "NOUS TE PARLERONS DE POESIE"

*« Lecteur nous te parlons de poésie. Mais nous ne la voulons ni acrobatique, ni mièvre, ni hermétique, ni fermée aux élans du cœur. Nous voulons une poésie nouvelle, moderne, de combat, révolutionnaire, qui n'exclut pas la diversité, ni la tendresse, ni un certain lyrisme. Nous la voulons dignement insérée dans le réel et la vie. Et nous te la livrerons comme nous l'aimons.*

*Tu l'aimeras comme nous te la livrerons et tu nous la rendras. »*

Ainsi se terminait l'éditorial du premier numéro de « La Cave », sorti en automne 1959, à Toulon. N° 0, disait la couverture, en insistant sur le chiffre, d'une nouvelle revue octoannuelle. Numéro pour du beurre, gratuit, de lancement, unique, sans précédent et sans conclusion. Gageure ou plaisanterie, toutes les suppositions demeuraient permises. Après lecture du texte de présentation, tous les espoirs, l'espoir d'une bonne rencontre.

Une appréhension aussi, avant de tourner la page : de telles déclarations ne sont pas si rares, quoiqu'on en pense, parmi les jeunes poètes, ces derniers temps. Les poèmes qui suivent satisfont rarement.

Ceux de « La Cave », oui. Certes, ils ne sont particulièrement ni « de combat », ni « révolutionnaires ». Parfois même, à peine « insérés dans le réel et la vie ». Un décalage demeure entre les affirmations, leurs sens, et les poèmes. Mais s'il leur reste à trouver le langage de leur position, de leur conception du monde, les poèmes ici présents vivent, coulent, s'enferrent, rompent, s'échappent, remontent le courant, cherchent et cherchent encore, tous ou presque luttent à hauteur d'homme, déjà, avec toute la rigueur nécessaire. Ils ont choisi leur chemin. L'aventure, leur aventure, qui est aussi la nôtre, continue et recommence.

Avec qualité, et cohésion. Avec progrès aussi, progrès très nets dans le numéro 2 de cette année, « Jeux de vilains », qui met en avant une poésie résolument réaliste, aux contours simples, aux imbrications sociales définies, sans bavardage, sans mastic. Un effort, que nous apprécions, que nous partageons, pour une poésie pleine, riche, non pas pleine de mots et riche de camouflages, mais pleine de sèves réelles, riche des couleurs de la vie. Car là est la vraie richesse, la vraie profondeur, la source des émotions, des sentiments, la source du poème.

J'ai beaucoup aimé les poèmes de Marcel Migozzi. C'est un frère, un compagnon du verbe dont je sens déjà la présence nécessaire.

Nous sommes heureux de saluer ici ce nouvel atelier de la parole.

H. D.

« La Cave » : Roger Bozetto, Michel Flayeux, Raymond Jardin, Francis Etienne, Marcel Migozzi, André Neyton, André Portal, Antoine Simon.

## MICHEL BOUJUT : DU CADRAN A SON OMBRE

Le supplément n° 4 du « Pont de l'Epée » nous donne à lire cette plaquette et ma foi cela se fait sans peine, voire avec un certain plaisir.

Le meilleur en elle : la présence, et avec fraîcheur, de plantes, de ciel, d'eau :

« De racines trouées de terre bue
De plaines naissantes.
Du glissement forgé des troncs. »

Le contact du poète avec le monde familier de la nature est souvent heureux ; intimisme, délicatesse : le poème.

« Où s'unissent les ricochets
Comme les peupliers
Portent sur eux
Le poids mort des souvenirs... »

est une réussite. Il est toute vie et rigueur.

**Mais notre époque a ses exigences ; c'est le propre de la jeune poésie que de vouloir dénoncer guerre, racisme. Alors naissent les maladresses, ne viennent pas à l'état de poème les idées, même les plus généreuses, pointe l'abstraction.**

**Voilà défini un des grands écueils sur la route de la poésie, « comme arme ». Pour le franchir, pas de recette ; sinon la pratique toujours plus serrée du réel, le commerce de la vie, ses coups, et la confiance. Nous la décelons malgré tout chez Michel Boujut.**

**J. G.**

## JEAN BRETON : LES POEMES INTERDITS

Ce poète n'en est pas à son coup d'essai, et cependant ses Poèmes Interdits (1) nous font témoins d'un déchirement auquel il ne nous avait pas accoutumés.

Je n'ai pas besoin de dire après cela que j'ai aimé ces huit poèmes, sauf « L'Eau-Patrie », fourvoyé de ton et de chair, au symbolisme étriqué en regard de la largesse, du souffle du reste de la plaquette. Une perle pourtant dans cette Eau-Patrie-là : une seule :

« La boue couleur de faubourg
rendait folle ma mémoire. »

Ces huit poèmes atteignent une liberté de ton parfois insupportable. Autobiographiques au plus haut degré, ils surgissent sur les premières embûches de l'amour mêlées encore aux jeux de l'enfance, une enfance triste : le pensionnat : « Il faisait froid ! sur l'iceberg de l'oreiller trempé de larmes », le marché noir, la guerre... « C'était l'époque des sept famines ».

Ils se font, oh ! avec quelle voix amère, les Indicateurs des Chemins du Cœur ; « 15 ans, les airs idiots... A 16 ans, je ratais l'aventure... ».

Puis des retours sur soi, des moments d'accalmie : « Te voici ma vie d'homme ! Nous avons fait ce long voyage... », après le rut des images où tourne sans fin l'Ecureuil Mécanique dans sa cage où s'exacerbe un érotisme quelque peu systématique à la longue, faisant naître des faiblesses comme : « Les copines de mes sœurs mets de choix — Ta chair est notre salaire en salopette — Tu n'es pas taillé pour la luxure... », en définitive bien un peu « chansons de carabin » comme : « Les dactylos 60 qui descendent de bicyclette pour offrir leur corps au premier venu... s'il a du sexe en banque ». Je trouve cela assez agaçant !

Mais ce ne sont pas ces quelques fausses notes (chacun son goût) qui m'ont tué l'émotion !

Les "Poèmes Interdits" demeurent envers et contre tout une confession, mieux, une mise au point, le regard lucide sur un monde qui boite bas « quand l'Histoire broie les Horloges ».

J. G.

(1) "Le Pont de l'Epée", supplément, n° 3, mars 60.

— Le Comité de Rédaction a décidé de ne plus passer les annonces de Prix, le nombre des communiqués reçus dépassant ses possibilités d'insertion.
— Sous la direction littéraire de R.J. Vidal et Jean Breton, les disques Vega et les éditions Seghiers viennent de créer une nouvelle Collection : "Poèsie de Demain". Les poèmes sont dits par de jeunes acteurs.
— Nous demandons à nos amis, qui auraient encore en dépôt quelques exemplaires des précédents numéros, de bien vouloir nous les renvoyer.
— Gatil, Jardet, Colette Tripodi, Jean Locardi, Gilbert Baqué, Michel Buton, Yves Broussard, Yves Vecciani, Pierre Guidl et Michel Ronchin sont de très jeunes poètes de notre équipe. Il s'agit, pour la plupart, du premier poème qu'ils publient.
— Serge Bec, Jean Pérol, Youri, Gérard Arseguel, Yves Heurté, et, bien sûr, Gabriel Cousin, sont des habitués de nos pages.
— Jean Roblès a récemment publié, chez Henneuse, "Les épis nécessaires".
— Raoul Bécousse collabore à de nombreuses publications.
— J.P. Voidies est un jeune poète parisien qui a déjà publié plusieurs recueils. Il vient d'entrer dans notre équipe.

## « LA CHANSON POPULAIRE »
## ENQUETE

CHANSONS

Il est toujours difficile de traiter de la chanson populaire, ne serait-ce que parce que rien ne la définit.

Depuis l'époque où les chansons naissaient dans le peuple, d'un événement ou d'un sentiment anecdotique ou national, cet art a, certes, évolué. Evolution allant de la transmission mémorative à la transmission mécanique. A "l'époque orale" ne vivaient que des chansons facilement assimilables : d'où une écriture simple, l'emploi de mots usuels, d'une ligne mélodique déjà "dans l'oreille" populaire, l'usage de quelques rares thèmes essentiels. N'ont d'ailleurs survécu jusqu'à nous, que celles de ces chansons qui ont approché du plus près, cette extrême facilité.

Nos grands auteurs populaires contemporains, citons au hasard : Marcel Pagnol, Jean Cocteau, ont souvent écrit qu'il était très difficile de faire une chanson populaire. Car, cette grande facilité demeure le plus difficile à atteindre. Et, la presque réussite, semble acquise lorsque l'auditeur croit qu'il aurait pu lui-même écrire cette chanson.

Les moyens mécaniques permettent, par un martelage publicitaire des mémoires, (campagne d'écoute forcée par les radios, ou les juke-boxes) d'imposer une chanson, mais si l'on considère une décade et son affolante consommation de refrains à la mode, que reste-t-il de tant de succès du jour ? Considérons encore que cet élément neuf : la production et la diffusion industrielle, a été le facteur déterminant, conditionnant l'art de la Chanson par l'apport de capitaux, d'investissements financiers conséquents.

Toutefois, malgré les inepties nombreuses que l'on tente d'imposer au populaire, les grands succès réels (et la vente des disques et des petits formats, demeurent en cette matière les seuls critères valables) relèvent toujours de l'authentique chanson populaire. Que, chaque génération relance la petite guerre de la chanson littéraire contre la chanson populaire, c'est un classique de l'Histoire de la Chanson. Dès le moyen-âge, trouvères de cours ou balladins de places publiques ont été opposés. Quelques échos nous parviennent de leurs luttes, et de celles qui les suivirent à chaque génération. "Au clair de la lune", "Le Roi Dagobert", "Auprès de ma blonde", "Le petit navire", "La complainte de Mandrin", tant d'autres... situent bien qui, en ce domaine, avait raison.

Entre les lais et rondelles précieux et "Compère Guilleri", le peuple a choisi. Il en sera de même de la chanson contemporaine. Donc, ne nous leurrons pas, la chanson ne peut être littéraire car alors elle redevient littérature quand tout le reste est Chanson...

Le dernier point qu'il nous faut signaler, est le cosmopolisme actuel des musiques et des chansons. Que l'influence des capitaux aide à cette internationalisation de la Chanson, paraît certain. Mais je ne crois pas qu'il faille s'en inquiéter ; le Génie français s'est souvent nourri d'emprunts extérieurs. Que, par contre, les professionnels français de la chanson soient victimes de l'importation étrangère, semble un fait tout aussi certain. Mais n'accusons pas trop vite, ni les éditeurs graphiques, ni les éditeurs de disques, ni même la presse souvent la plus mal informée. Reprochons simplement au public de faire un tel accueil aux chansons étrangères. Mais pour que ces adaptations et ces musiques rencontrent une telle ferveur, acceptons l'idée qu'elles apportent quelque chose de populaire, ce quelque chose qui manque trop souvent à la trop littéraire chanson française.

Il y aurait peut-être une autre voie, à la Chanson française.... mais les Nations ne méritent sans doute un art populaire florissant qu'aux grandes époques de leur Histoire ?

Fernand BONIFAY

Dans le cadre de notre enquête sur la chanson aujourd'hui, Fernand Bonifay, qui n'est plus à présenter, nous donne son opinion. Elle soulève de nombreux problèmes. Elle est notamment en opposition avec certaines affirmations publiées ici-même — Avions-nous raison ? — Opinion appelle discussion. Vous avez la parole.

## DISQUES EN VRAC...

Serge Gainsbourg (1) qui chante amèrement et « l'Employé du Métro, machine à trous », et le « Don Juan 60 » qui meurt avec douze balles dans la peau, possède déjà au plus haut point l'acidité d'un Léo Ferré, dont on ne dira jamais assez l'influence sur la jeune chanson française...

Certes, on pourrait demander plus à Serge Gainsbourg, la conscience d'un Lemarque, et pour l'interprétation le volume scénique d'un Philippe Clay, mais avec lui comme dans un autre domaine avec les jeunes cinéastes, on participe à cette v i s i o n aiguë, désenchantée, c r u e l l e, désillusionnée d'un monde où la jeune génération ne veut plus se reconnaître...

Le Modern Jazz Quartet (2) groupe sous la direction du pianiste John Lewis, le batteur Kenny Clarke, créateur avec Dizzy, Parker, Monk, du style appelé « Be Bop », qui renouvela les conceptions traditionnelles de la rythmique, le contrebassiste Percy Heath, un des maîtres modernes de l'instrument et le vibraphoniste Milt Jackson.

Cet ensemble rompt quelque peu par son esprit avec la volonté d'improvisation propre au jazz. Ses arrangements utilisent largement les formes classiques d'expression et sans perdre de vue le jazz, s'intègrent à la musique de chambre...

La chaleur et la sensibilité y gagnent, ainsi que l'unité et la cohésion : « All the things you are », « Rose of the Rio Grande », thèmes traditionnels, sont recomposés par John Lewis, et « La Ronde » remake du « Two Boss hit », de K. Clake, ainsi que « Vendôme », sont des créations originales où la fugue et le contrepoint s'intègrent parfaitement à l'improvisation, force vitale du jazz.

Les « Corridos Mexicanos » (3) chantés par Jorge Saldena, sont les chansons de geste de la Révolution, où se retrouvent les noms prestigieux de Villa et Zapata, généraux du peuple mexicain.

Satiriques, les Corridos se gaussent des troupes de Corranza bourrées de « marihuana », de la police aux trousses du bandillero Villa sur son fameux chevai « Siete Leguas ». Ils chantent aussi l'amour de Marieta, Adelita, Valentina, dans une improvisation généreuse qui, sans oublier la lutte, ne perd pas de vue, le peuple est entier, les exigences du cœur.

J. G.

---

(1) Philips - Médium, 432.307 BE et 432.325 BE

(2) Barclay, 45 EP (Standard), 74.010.

(3) L.D.Y., 4.089, « Le Chant du Monde ».

## DANSE

## MAURICE BEJART : L'HOMME ET LA DANSE

**Un soir d'avril dernier... le pourpre prétentieux d'un rideau d'opéra nous rendit soudain la pesanteur habituelle de nos corps et l'architecture affligeante de la salle.**

**Maurice Béjart avait dansé "Orphée". Trop rares spectateurs nous battions des mains faute d'invention plus juste, plus véhémente, plus chaleureuse.**

**Quel respect humain, quel charme tout à coup brisé nous interdit alors de perpétuer, de reproduire ces gestes où nous nous étions reconnus. « On a envie de danser », dit un ami tandis que nous n'en finissions pas d'applaudir.**

*« Moi-même je me sens envahi de forces extraordinaires. Oui je sens qu'elles sortent de moi qui ne savais pas que je contenais ces vérités. Dans un monde sonore, résonnant et rebondissant, cette fête intense du corps devant nos âmes, offre lumière et joie. »*

**Chez moi, ce même soir, j'ouvris « L'Ame et la Danse » et par le plaisir de la lecture je prolongeai le bonheur du spectacle.**

**Seulement, enfin, cette dialectique raffinée autour d'une définition idéale de la danse prenait**

pour moi valeur vécue ; je ne suivais plus un discours d'esthètes, je partageais « naïvement » la joie de ces élus de la beauté. « Oh ! jouissons encore un peu naïvement de ces beaux actes », car « les hontes, les ennuis, les niaiseries et les aliments monotones de l'existence s'y confondent ».

Je remis à plus tard d'inventorier les raisons de ma surprise et de ma joie et maintenant j'en viens à penser que la meilleure est d'en être demeurée captive.

⁂

M. Béjart nous rendait la Danse. Avant... nous n'avions que des « Ballets », c'est-à-dire les déploiements académiques de ballerines, traversés de comètes virtuoses ; les figures désuetes... les thèmes anecdotiques et rebattus... Quel ennui pour les génération du hot-cool et du « cinéma-à-suspense » !

L'ennui aussi nous gagna au spectacle des Ballets modernes : les accessoires empruntés à Diaghilev, sans l'esprit : les écarts de vocabulaire et de syntaxe chorégraphiques donnaient, dans les meilleurs des cas, de somptueux divertissements. Dans les pires du music-hall prétentieux.

⁂

Mais ce langage par lequel la beauté « touche » l'homme quand la danse habite son corps, transfigure ses gestes, et dans l'espace d'un moment lui révèle la mouvante image de son être, Orphée et l'Homme seul, l'ont cherché en l'homme, le lui empruntent... et le lui rendant.

Il y a une façon d'être et de vivre « actuelle » et des gestes à elle de l'exprimer. C'est dire qu'une esthétique n'est valable que si elle repose sur la vérité humaine vivante et vécue ; une éthique de l'homme moderne doit soutenir toutes les manifestations de l'Art contemporain, afin de la porter selon le vœu d'Apollinaire à la hauteur des prodiges de la technique et de la science.

⁂

Donc la vérité de la Danse M. Béjart, ce modeste, l'a RECHERCHEE aux très lointaines sources de cet art premier des gestes « volontaires » et symboliques, mythiques et originels (et leurs contemporains en poèmes et musiques).

Tous disent l'homme "en proie" à l'amour, à la mort, à la paix, à la guerre, à la rigueur des dieux. M. Béjart a suivi les pas des danseuses sacrées gravés aux frontons attiques, abrités dans les temples et les pagodes ; il a partagé la frénésie des piétinements guerriers perpétués sur le sol africain ou depuis longtemps apaisés sur les teocalli de Mexico morte ; il a dévoilé la splendide impudeur des ballets érotiques, dansés par les divinités hindoues.

Bannissant l'exotisme et le folklore, il a recherché partout cet art premier incantatoire et magique.

⁂

Mais la vérité de M. Béjart, cet audacieux, c'est d'avoir TROUVE dans la vie moderne, à son plus quotidien contact, la féerie, la magie, les mythes, les comportements ; c'est de formuler en termes « dansés » une éthique de l'homme contemporain.

Maurice Béjart : Orphée, l'homme seul (Symphonie pour un homme seul) voici ce frère qui de son corps dit tout, suggère sans outrance et sans fioriture : la solitude du cœur qui veut aimer, de l'esprit qui veut comprendre, de l'artiste qui veut communiquer ; le désespoir de ne retrouver que soi, toujours, ce double fascinant dérisoire, témoin de nos désirs « refoulés », de nos élans impuissants :

Orphée, si belle était ton âme, si admirable l'image qu'elle te donnait de toi-même, que tu allais bientôt l'aimer.

Quel geste indicible pour le repousser l'ayant reconnue. Moi et non cette Autre sans laquelle il n'y a pas d'Amour.

Plus proche encore de nous, l'Homme seul, d'une plus banale solitude. Au plus fort de la dépendance sociale : numéro, rouage, pion sur un échiquier. Seul, mais sollicité par des spectacles et des leurres ; la ville, stridence et lumières, foire aux produits et aux doctrines. Seul, mais enrôlé, militarisé, neutralisé... tué.

⁂

La danse de M. Béjart dit tout cela pour nous : avec grandeur, mais sans grandiloquence, avec

une vérité sans vérisme : ni mime, ni cirque. Les prouesses techniques, les inventions, les emprunts repensés correspondent aux exigences de l'expression.

Je revois certaines figures tenues dans l'instabilité et d'hallucinantes métamorphoses développées dans l'espace par M. Béjart et son double en perfection Michèle Seigneuret ; ces assemblages de gestes si proches des constructions rêvées de Klee ou de l'Univers disloqué de Picasso...

On objectera : la danse ne saurait à elle seule, ni si vite, nous envoûter. Parfois le héros dansant proférait des paroles ; la musique concrète de Pierre Henry (Orphée et Symphonie pour un homme seul) tissait des labyrinthes sonores plus hynoptiques que les gestes où nous reconnaissions, décomposée, recomposée, défigurée, transfigurée, la polyphonie et la cacophonie ambiantes : « machines au travail », foules en délire, remue-ménages familiers, perfide soie déchirée des bandes qu'on largue ; spasmes recomptés, multipliés d'échos : de la douleur et de l'amour ; leitmotiv au seuil de la conscience obsédée : « AB - SO - LU - MENT BESOIN D'ARGENT ».

On ne niera pas la vertu également magique des décors.

Mais "Orphée", ballet-théâtre en sa profonde signification est Danse rigoureusement et innove de plus.

Le drame n'y est jamais raconté, ni mimé à la manière de cette emphase des gestes qui au cinéma muet croyait parfois suppléer à la parole.

L'argument n'est pas essentiel. L'ignorant, nous serions quand même avertis, émus convaincus. Le geste, l'attitude parlent d'eux-mêmes et c'est pourquoi regarder suffit : je pense à ce tableau d'Orphée où deux adolescents, amoureux sans histoire, se voient séparés par la guerre ; quelle science, alors, de l'infinie métamorphose et de l'économie des gestes et des attitudes pour exprimer ce passage de l'existence heureuse, à l'abrutissement progressif du conscrit peu à peu "incorporé" puis gagné à l'automatisme du groupe et dès lors promis à l'héroïsme obligatoire. Pourquoi, criera Orphée en désarroi, ce spectacle de cette immolation ? Mais déjà, corps, pieds et jambes, bras et mains, tête et visage : le Danseur avait posé la question, tant l'attitude était l'imminence même.

A cet art des questions, M. Bejart joint celui très proche de tenir "compte" du silence. Le jazz moderne et la peinture ont aussi de ces grandes plages de sons et de couleurs brusquement suspendus où le silence est aussi perceptible qu'une note, une touche travaillée et "montée".

— Les acrobaties oniriques ; une encyclopédie de l'érotisme non obscène ; tout ceci nous semble neuf... et nôtre.

Il y a cinq ans, sur le toit-terrasse de l'U.H. le Corbusier, qui, la nuit, confine au ciel M. Béjart danse. Nous pressentions alors le talent, les promesses, la vocation de cette jeune compagnie.

Maintenant, notre joie et notre merci ont mille et mille échos dans le monde.

Et parce que vous voilà arrivé, Maurice Béjard, à un point d'intelligente et juste réussite où votre danse peut tout dire, nous souhaitons que vous complétiez cette fidèle image de nous-mêmes. Orphée et l'Homme seul représentent notre angoisse, nos vertiges. Nos « pourquoi » seront-ils toujours sans réponse ?

Désigné pour dire aussi notre espoir, inventer les gestes du bonheur et donner corps à nos rêves, M. Béjard, nous comptons sur vous.

Vivent aussi des "Constructeurs" que peignit F. Leger, hommes simples, hommes sûrs, hommes ensemble, que Babel ne menace plus.

Odile SAVAJOLS-CARLE.

ROMANS

## LES LARMES SONT DE SANG

Quand je n'avais que dix ans et que je me passionnais pour la collection de timbres, ceux des pays d'Afrique du Sud me fascinaient : Orange, Transvaal, Natal... ces noms avaient pour moi toute l'éclatante poésie du diamant, ce diamant pur, produit gratuit de la terre, offert aux hommes, qui s'incruste dans les couronnes princières des légendes... A cet âge-là, je ne connaissais pas encore l'abominable diamant de la peur, de l'esclavage.

Quand je n'avais que dix ans et que je rêvais de diamants, j'étais de tout cœur avec les Boers, pionniers d'un Far-South qui accomplissaient des prouesses contre les Cafres pittoresques et sauvages. C'est à cette époque là que j'avais lu "Le Grand Treack" relatant la sublime épopée de ces hommes à barbes blanches.

Pourquoi ce pays aurait-il pleuré ?

On ne pleure pas dans les légendes ou si l'on pleure, les larmes sont encore de purs diamants.

Mais voilà qu'Alan Paton remet tout en question. Et la presse quotidienne, hélas, nous le prouve chaque jour. Les larmes sont de sang.

Pleure, Afrique du Sud, plus que jamais ! Ah, si les larmes pouvaient sauver... Mais elles ne sauveront même pas le Révérend Père Koumalo, umfundisi d'Ixopo, chrétien zoulou, naïf et bon comme on aimerait que soient tous les chrétiens de couleur blanche.

S'il y a "une jolie route qui mène d'Ixopo dans les collines" vertes et grasses, "en bas, dans la vallée, les femmes grattent ce qui reste de terre arable et le maïs atteint à peine à la hauteur d'un homme. Ce sont des vallées de vieillards, de femmes et d'enfants. Les hommes sont partis, les jeunes sont partis. Le sol ne peut plus les nourrir. "Ils ont été désignés pour le travail forcé dans les mines d'or.

Le fils du pasteur noir est parti pour Johannesburg, la ville champignon des manuels de géographie, la ville cruelle et corruptrice de la main-d'œuvre noire misérable. ("Pas de second Johannesburg sur terre. Un seul suffit.") Le vieux pasteur, sans nouvelle, part à sa recherche et l'auteur, au cours de ce voyage en enfer, nous fait toucher du doigt les viscissitudes de cette ségrégation raciale. Le vieux pasteur apprend enfin que son fils, sous l'emprise de la peur a tué Arthur Jarvis, un blanc libéral qui consacrait sa vie à donner aux noirs une condition humaine, fils du vieux Jarvis voisin du pasteur à Ixopo. C'est au pénitencier que le vieux retrouve son fils. Le procès le condamne à la peine de mort. Le père, désemparé, retourne à Ixopo, auprès de sa femme, attendre dans la prière la mort de son fils.

Merci Alan Paton pour cet Evangile, pour ce livre d'humanité et d'humble poésie. Je préfère vos héros qui sont des apôtres de la liberté et de la charité à ces individus aux barbes d'apôtres qui ne sont même pas des héros. Le problème racial et humain n'est pas évité, il est dénoncé et ce livre s'élève ainsi jusqu'à l'universalité.

Parallèlement à ces hommes qui luttent pour faire reculer l'asservissement et la misère, d'autres hommes préfèrent s'en tenir aux états de fait. C'est ainsi que M. Pierre Moutey affirme dans un article de "Aux Ecoutes", intitulé : « Les Sud-Africains découvrent qu'ils vivent sur un volcan », après avoir exposé que les noirs ont été attirés par les blancs en Afrique du Sud : "Ainsi les Sud-Africains (lire : les blancs) défendent un titre de propriété... Ils sont arrivés les premiers sur un territoire vide dont ils ont fait un pays moderne. Les noirs venus après, sont en quelque sorte des occupants sans titre. "Nous concluons aussitôt, nous, lecteurs : "donc, à ce.... titre, encore heureux que les noirs soient exploités dans les mines, qu'ils n'aient aucun droit civique, ils n'ont qu'à fermer leur gueule, un point c'est tout ! Vive la politique du Docteur Malan ! Car s'il existe un racisme à qui la faute ? Aux noirs bien sûr voyons !"

Ne versons pas de l'huile sur le feu en répétant le mot de Proudhon "La propriété c'est le vol" ; mais tout de même, ces "noirs venus après" nous, laissent rêveurs...

**Venus d'où ? Après ? On aimerait quelques compléments de lieu, de temps et de circonstance. D'autant plus qu'avec un "raisonnement" dans ce goût-là, on peut aller très loin, M. Meutey, des occupants sans titre - si les noirs en sont en Afrique du Sud - un certain pays qu'on appelle l'Algérie pourrait en recéler quelques uns...**

**Mais je préfère encore laisser Alan Paton répondre à Monsieur Meutey :**

**« Il est légitime de mettre ses ressources en valeur si la main-d'œuvre y consent. Mais il n'est pas légitime de les mettre en valeur aux dépens de la main-d'œuvre. Il n'est pas légitime d'extraire de l'or, de fabriquer des produits ou de cultiver des terres si cette extraction, cette fabrication et cette culture exigent une politique qui maintient la main-d'œuvre dans la misère. Il n'est pas légitime que des hommes accroissent leur fortune s'ils ne peuvent le faire qu'aux dépens d'autres hommes. De telles sanctions n'ont en vérité qu'un seul nom et c'est le mot exploitation. »**

**C'est avec des livres de cette sincérité que l'homme remportera la seule victoire authentique : celle de la liberté.**

**S. B.**

**"Pleure, ô pays bien-aimé"** (Cry the beloved country), roman d'Alan Paton, traduit de l'anglais par Denise Van Moppès (Editions Albin Michel).

## VISITE AU SCULPTEUR GEORGES SALENDRE

**SCULPTURE**

"Lyon" une matinée de fin d'hiver. Lyon, la brume bien sûr, mais si légère, presque dorée, à peine rose. Une brume soyeuse. Par des rues en lacets, des ruelles pentues, fermées d'escaliers, on arrive aux flancs de Croix-Rousse dominant la Saône. La rivière coule en bas, presque invisible sous le brouillard argenté. Une porte. Un arrêt, elle donne sur le vide. Un petit escalier accroché. Une face rocheuse à pic. Au-dessous, plusieurs petites terrasses jardinées. Une maison de toutes formes, de plain-pied avec la dernière terrasse. La cour.

Le monde de la sculpture commence. Après la joie de cette étroite vallée, après l'étonnement de l'escalier, l'homme est là qui attend, sans bourger. (On est surpris, on a entendu parler de ce grand blessé criblé d'éclats quelque part en 1916.)

C'est bien un homme en effet. Très grand, fort, calme, puissant, comme planté dans un champ. Dans le champ de ses menhirs à lui. Un champ de pierres cultivées avec la patience infinie, la bonté monumentale, la tendresse virile de Georges Salendre.

On lève la tête, on rencontre un visage où les traces de l'enfance sont encore visibles. Des yeux bleus délavés, pétillants, joyeux, des pommettes roses comme une pomme de tous vents.

La voix lente nous guide vers des tableaux aux murs : Suzanne Valadon, Utrillo, Desnoyer, ses amis, ou même parrain ou marraine. Des histoires humaines sur ces créateurs-là, et puis, des œuvres de jeunes qu'il expose chez lui, afin qu'on les voit pour les aider.

Mais je ne sais plus bien. J'étais venu pour Georges Salendre, et sa sculpture était là partout parmi nous. Sa sculpture ne fait pas de bruit. Comme son maître elle respire amplement sans s'essoufler. Elle prend la lumière et la partage comme une balance équilibrée qui ne cogne pas. Les femmes de Georges Salendre tissaient autour de nous un filet invisible de chasteté, d'amour. Les femmes de Georges Salendre aiment naturellement, sans provocation, par la beauté de leurs formes, amples et déliées, offertes et retenues, silencieuses. La carrure à tête de bonté, nous entraîne à l'atelier. J'ai du mal à m'arracher à une femme debout. Elle est enceinte mais légère. Elle est pleine... mais sans retenue, sans honte. Comme une jeune femme peut l'être quand elle fait harmonieusement son travail de femme. Je l'emporte dans ma tête,. Je l'emporte dans ma tête. Je l'emporte dans mon corps. Heureux celui qui dans sa maison élève l'amour et la beauté.

Dehors la Saône se dessine, la brume est plus légère, les murs imperceptiblement dorés. La rumeur de Lyon assourdie comme par ces rideaux, nous baigne.

Le monde est là, la vie quotidienne est là. Georges Salendre est là dans la bataille pacifique de tous les jours, au milieu de tous les hommes. La porte de l'atelier et l'univers de Georges Salendre nous sautent aux yeux, nous prennent à la gorge. Nous sommes agressés par les visages et les corps. Les voilà, les nouveaux héros pacifiques : Barbusse, Joliot-Curie, Lenine, l'abbé Boulier, Pablo Picasso, Henri Martin, Zoia, Gabriel Peri, Danielle Casanova, J. Staline (eh oui, lui aussi a bataillé à sa manière pour la paix, et Georges Salendre nous le restitue heureux, jeune heureux, dans son temps de bonté) un P. Eluard rayonnant et j'en passe, et j'en passe et j'en oublie. Et je ne parlerai pas des plongeurs, des ouvriers, des mineurs, des enfants, des amoureux, des monuments "monumentaux" (c'est si rare) aux héros, aux morts, aux souvenirs.

Le temps passe. Le temps que la sculpture de pierre tente d'abolir.

On ressort. Le soleil a encore écarté quelques rideaux de tulle. Les hommes et les choses paraissent plus riants, plus simples, meilleurs. Est-ce l'influence du soleil peut-être? Mais aussi le rayonnement de cette voix, douce, confiante, aimante, de cette stature "imprenable", de ces mains d'ouvriers de la pierre, ces mains rectangulaires au nombre d'or.

On se quitte. Georges Salendre et sa compagne font des signes. Les invisibles liens qui feront revenir. On reprend les terrasses, l'escalier aérien. La courbe de la Saône se mélange dans la tête avec la courbe des hanches des femmes de Georges Salendre. De toutes les femmes que ses mains, son cœur, son esprit ont façonnées indestructiblement.

Indestructiblement. malgré les pauvres voyous, les petits fascistes, les malades racistes.

Indestructiblement Georges Salendre.

Surtout ne t'attristes pas trop. Ta pierre éclatée au plastic. Tes formes cassées (1) attestent que tu "touches", que tu portes, que ton œuvre témoigne de la grandeur, de la beauté, de la liberté contre les ténébres.

G. C.

Je n'ai pas parlé techniquement de la sculpture de Georges Salendre. Il faut la voir, la toucher. Peut-on parler techniquement de la femme qu'on aime?

(1) En 1951, au Salon du Sud-Est et au musée Rodin, buste d'Henri Martin, brisé à coups de barres de fer.
En février 1960 à Lyon, devant l'Université, le monument "La Pensée enchaînée" (4 tonnes) saute au plastic.

**L'un de nos prochains numéros sera consacré au**

## PÉRIL ATOMIQUE

**Adressez vos textes et poèmes à**

**Gabriel COUSIN - Rue R.-Finet - FONTAINES (Isère)**

## NOTE

## PARIS LIVRÉ — ARAGON ROMANCIER — APOLOGIE DE LA CENSURE.

Le hasard, ce dieu des lectures, me fait ici parler de trois livres avec aucun lien entre eux sinon ce temps gris et rose comme un hiver nostalgique et ce fil de sang de la guerre toujours résurgente...

Maurice Choury a entrepris dans Paris Livré de tirer de l'ombre les pages d'honneur de 1871 de notre histoire, période mise au ban sous les sceliés de l'hypocrisie officielle. Pourtant où trouver mois plus chauds dans le geste national que ces deux qui virent ce dimanche de mai (cela fait quatre-vingt-neuf ans) l'assassinat de la Commune dans les murs du Père Lachaise et sur la barricade de la rue Ramponneau ?

Minutieusement l'auteur démonte la machine à trahison des « massacreurs », de ceux qui leur firent la courte échelle, livrèrent les clefs de Paris à Otto von Bismarck ; les Jules Favre, Trochu, Thiers, Jules Simon, caressant le rêve de voir le « crédit » s'affermir, la « confiance » renaître, l' « ordre » refleurir du sang des pétroleurs. Sans comprendre ou comprenant trop que : « La population de Paris ne voudra jamais accepter ces misères et cette honte. Elle sait qu'il est temps encore... » (1).

L'écho éteint des chassepots, le feu de la Commune couve sous les ans et le coup de pied au cul que, dans "Les Cloches de Bâle", Guy Brunet encaisse rue de Courcelle, fait figure de symbole !

Le son des "Cloches de Bâle" répond au tocsin de "Bonne Nouvelle", Clara Zetkin relève Louise Michel, Aragon, Vallès.

Pierre de Lescure, qui tente d'approcher en moins de cent cinquantes pages d'Aragon-romancier, fournit la transition, lance le pont entre les deux livres : « ... le rythme intérieur de la vraie composition et, d'aiguille en aiguille, un fil invisible réunit le tout ».

Il a le mérite de réaliser une analyse responsable, s'attachant plus à dire « comment les choses se font » qu'à paraphraser ce qui se passe.

Et peu à peu il cerne la méthode à travers les différentes étapes du style : « "Aniceť", il y a déjà beau temps, était un grand livre de la prose française », jusqu'à la Semaine Sainte, ce haut sommet de tout ce qui s'est écrit depuis déjà pas mal d'années.

Là encore la critique serre au plus près l'esprit plus que la lettre : « On retrouve tous les airs que le poète a su accorder dès les romances ou les modulations déjà savantes d'Aniceť, avec la terre, le ciel, les mots qui sont d'amour et qui ne le sont pas... ». L'Amour, le fil d'Ariane de l'œuvre d'Aragon... « pas un autre qui, contre les indifférences inhumaines, ait dit et redit et chanté comme lui la dignité de la femme... ». Ce jeu abattu dont Pierre de Lescure a livré les atouts maîtres, les honneurs, et dont il faut le remercier de nous en avoir encore donné plus soif. Soif de connaître, d'aimer en définitive ; car la critique n'est-ce pas « une sorte de pédagogie de l'enthousiasme » aux antipodes de quoi se placent les ciseaux de la censure ! Enorme machine à décerveler !

Dans l'effort opiniâtre de démystification qui restera un des honneurs de notre temps, dans le feu roulant des contradictions, des faux bruits où beaucoup perdent de vue l'étoile, l' « Apologie de la Censure », de Goblot, est de ces livres qui remettent dans le bon chemin. Ce livre de structure chronologique, il s'étend de l'époque socratique à ces jours d'octobre 1959 où il est de bon ton de saisir les journaux qui osent écrire que la guerre est mauvaise chose, faite à un peuple qui « entend forger librement son destin » et c'est ce lien là de sang, je le redis, qui fait un sort commun à ces trois livres qui chacun à sa manière — je dois dire que j'ai un faible pour les deux premiers, l'autre faisant flèche de certains « parallélismes » que je ne partage point — comme aussi le "Foudroyage" de André Stil, contribue à rendre plus proche le bonheur de regarder de face les choses.

J. G.

(1) "Paris livré", Maurice Choury, Les Editions Sociales.
"Aragon romancier", P. de Lescure, Gallimard.
"Apologie de la Censure", Laurent Goblot, Ed. Subervie.

A signaler aussi l'anthologie d'Arthur Adamov "La Commune de Paris", précieuse contribution à la vérité historique. Ed. Sociales.

# contre-champ

## CINÉMA

**Contre-champ est l'organe d'un groupe de jeunes poètes passionnés de cinéma. Inutile de vous les présenter. Vous allez faire connaissance et les retrouver dans tous nos numéros. Leur combat se situe sur le même plan que le nôtre, nous avons décidé d'unir nos efforts.**

## MORT DE L'IMAGERIE D'EPINAL

### LE TEMPS DE LA COLERE

Au moment même où la critique française sombrait dans une sénilité des plus dégradantes, au moment même où l' « amateur éclairé » ne jurait que par Bresson ou Cocteau, un homme osa tout remettre en question. Ado Kyrou, en nous livrant « Le surréalisme au cinéma », nous redonnait la possibilité d'espérer. L'espoir n'était pas mort. Ado Kyrou se révoltait contre tout et contre tous. Ce n'était pas le délire esthétique d'une cohorte de Rastignac, mais l'affirmation d'un droit à la vie : « Le cinéma est non seulement la transcription de l'amour, mais aussi et surtout, il est amour ». Ses enthousiasmes, comme ses haines, furent nôtres. Rien n'échappait à l'œil de fouine de Kyrou. Sa plume — sûrement la meilleure de toute la critique française — détruisait férocement les idoles et reconstruisait dans le plus bel enthousiasme qui soit, les voûtes de l'architecture du cinéma pur : « Le cinéma donc, véritable creuset de révolte, ne peut être accepté que moralement tendu vers l'anéantissement de ce que l'on a l'habitude d'appeler « la morale traditionnelle », antirévolutionnaire, antisociale, antiérotique et farouchement réactionnaire ».

### LA PASSION, SELON ADO

« Amour, Erotisme et Cinéma » nous causa une déception. Le Tout est de tout dire, déclarait souvent Eluard, mais encore faut-il bien le dire. Avec ce livre, on a l'impression de se

trouver devant un manuscrit dont les feuillets n'auraient pas été corrigés. Le style de Kyrou se relâche parfois au long des pages. La fraîcheur du « surréalisme au cinéma » fait place à une lourdeur exaspérante qui n'est pas pour le moins insolite, à propos d'un aussi beau sujet. De plus, la construction d'un tel « document » laisse à désirer. Il aurait fallu approfondir certains chapitres, les « Femmes cinématographiques », par exemple. Malgré tout il nous faut aimer. Aimer cet enthousiasme délirant. Aimer ce refus de toutes les compromissions.

Dès les premières pages, Kyrou s'explique. Il nous donne sa conception de l'amour. N'est-elle pas la nôtre ? « Je voudrais donc qu'on puisse et qu'on veuille oublier tous les interdits, toutes les conceptions préalablement acquises ; tous les conseils, pour faire des films où l'amour, vu normalement, sainement, ne serait plus conditionné par la morale bourgeoise, où l'amour, enfin débarrassé du terrible sens du péché, clamera bien haut son nom pour unir dans les mêmes images poétiques, la magie de la rencontre, les étoiles de l'union, par delà temps et lieu, des amants et la grandeur splendide de l'acte sexuel, sans lequel l'amour n'est que baudruche idéaliste. Cet amour sera plaisir, connaissance et invite à la révolte, il changera le monde ».

Tous les historiens du septième art se plaisent, dans les études consacrées à la naissance du cinéma, à décrire des instruments, plus ou moins « barbares », prototypes de l'actuel cinématographe. On parle du paxinoscope et des pantomimes lumineuses d'Emile Reynaud, ou du théâtre kinétoxopique d'Edison. Kyrou, lui, au contraire, nous raconte l'histoire par les films d'amour. « Nous réduirons l'art à sa plus simple expression : l'amour ». Passant de Bunuel à Charlot, Kyrou arrive à nous démontrer que le cinéma est amour.

Un ouvrage critique de plusieurs centaines de pages serait nécessaire pour l'analyse de la thématique d' « Amour, Erotisme, Cinéma ». La place me manquant, je ne tenterai donc pas une analyse exhaustive d'un tel livre. En guise de conclusion, Kyrou nous parle d'une actrice qui nous est chère à Contre-Champ : « On avait déjà vu sur les écrans des femmes avec (surtout) des seins, d'autres avec des jambes ou des yeux, ou même des pieds. On n'avait jamais vu de ventre. Cette partie du corps est généralement c o n s i d é r é e comme indécente, sans intérêt, voire laide. Marilyn Monroë, sans jamais en faire officiellement cas, joue de son ventre... Elle est un phénomène ; cela est indéniable. Elle est aussi une force érotique exceptionnelle qu'il ne faut cependant pas confondre avec Mae West. Celle-ci était un volcan, Marylin un feu électrique ».

## AGIR EN PRIMITIF, PREVOIR EN STRATEGE

(René CHAR)

« Dans certains pays d'Europe, les salles cinématographiques ont une séance spéciale le dimanche matin, et c'est cette séance qui rapporte le plus aux exploitants. Inconsciemment, le public se précipite au cinéma, à l'heure où tous les préceptes chrétiens l'abjurent d'assister à la messe. Il y a donc défection de la messe au profit du film ». Ainsi débute le « Manuel du Parfait Petit Spectateur », troisième et dernier livre d'A. Kyrou. Cet album, illustré par Siné, est un monument de l'humour. On y dévore allègrement curés et militaires. Tout ceci écrit dans un style si merveilleux que, même H. Agel, le critique bien pensant, a adressé des félicitations à A. Kyrou.

Je ne pense pas que l'on puisse se risquer à présenter une critique d'un tel livre. Ce serait un crime de lèse-Kyrou. Cependant, ici encore, en plus de ses indications pour le spectateur, Kyrou défend la cause d'un cinéma libre. Donc, le mieux à faire peut-être, est de

choisir dans ce livre quelques extraits. Tout d'abord, voici la meilleure position pour voir un film :

« Glissez légèrement dans le fauteuil, reposez tout le corps sur le coccyx et le bas du dos, posez la tête contre le dossier du fauteuil, et, si vous avez de longues jambes, pliez-les, relevez-les et appuyez les genoux contre le dos du fauteuil qui se trouve devant vous. J'ai expérimenté toutes les positions possibles : celle-ci est la plus reposante, pratique, confortable ». Puis c'est le délire. Kyrou nous dévoile sa collection « d'éléphants blancs » du cinéma : « Mes amis doivent être transportés par « L'Age d'Or », rire aux larmes à n'importe quel film de W.-C. Fields, pleurer au « Voyage sans retour », hurler de fureur à « Sur les quais », s'ennuyer au « Voyage en Italie », se révolter avec les marins du « Potemkine », les couples de « La chronique des pauvres amants » et le descendant de Gengis Khan (dans « Tempête sur l'Asie »), avoir peur à « Nosferatu », tomber malade devant la misère de « Terre sans pain », aimer, avec Peter et Mary (« Les amants de Peter Ibbetson »), retourner voir chaque fois qu'ils en ont l'occasion, les Chaplin, les Keaton, les Vigo, les Borzage ». Et enfin Kyrou nous livre la définition fondamentale du rôle du cinéma : « Toute l'activité humaine doit tendre à la vie. Si le spectacle (ou le rêve) reste à l'état de spectacle (ou de rêve), il est condamnable. S'il nous sert pour notre vie extra-cinématographique, il est élément essentiel des moteurs qui nous conduisent vers la connaissance, vers la grande joie ». Kyrou se devait de confirmer de telles paroles. Le temps de l'image était venu.

## LE TEMPS DE L'IMAGE EST VENU

En même temps qu' « Ascenseur pour l'échafaud », de L. Malle, sortait sur nos écrans la « Déroute », court métrage d'Ado Kyrou. Les premières images nous plongèrent dans un profond étonnement. Cela avait une certaine allure de film commandité par un Syndicat d'Initiative. Napoléon c'est Austerlitz, mais c'est aussi Waterloo, Napoléon c'est le Code Civil, mais c'est aussi le tyran réduit à la figurine de plomb. Napoléon c'est aussi et surtout des millions de morts. Et tout cela, pourquoi ? Pour qu'en cette belle matinée de juillet, des touristes, par milliers, achètent, sur les lieux du grand massacre, des Napoléons-tire-bouchons, des Napoléons-tabatières, des Napoléons - cure - dents, et que sais-je encore ? La caméra ne décrit pas de « subtiles » et superficielles arabesques, elle découpe en plans fixes — le plus souvent — l'inutilité de cette bataille. Kyrou, tantôt avec finesse agressive, tantôt avec un humour corrosif, détruit le mythe.

L'image fait toujours contrepoint à la parole. Le poète Hugo, par la voix de Jean Servais, se lamente sur la mort des braves, alors que les enfants des touristes dégustent de succulentes glaces à l'enseigne du Pivolo-Napoléon.

On se met à penser, en voyant de telles images, à Franju, qui d'ailleurs en assuma la supervisation artistique. Kyrou ne nous avait pas trompés. Le mythe napoléonien subissait une rude attaque. La preuve en est les manifestations, dans une salle des Champs-Elysées, contre ce film ; manifestations organisées peut-être par les anciens de Waterloo. Il n'y a pas de bataille gagnée, ni de bataille perdue. Il y a les batailles et ses morts. La « Déroute », c'est la démystification nécessaire. La « Déroute », c'est l'analyse lucide et le grand cri de révolte.

⁂

« Parfois le dimanche » est un film déconcertant de prime abord. Une jeune fille, travaillant à Passy, vient passer le dimanche à Ivry, chez sa cousine. A l'occasion d'un bal, elle rencontre l'amour. Le couple heureux se promène dans Ivry désert. A 6 h., la jeune fille regagnera Paris, alors que l'homme qu'elle aime partira au service

militaire. Le sujet peut paraître mince et même faible. Cependant, tout le talent de Kyrou éclate dans ce court métrage.

On est tout d'abord frappé par le peu de relief apparent du film. Et pourtant, contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, ce laisser-aller n'est que superficiel. Il est le résultat d'un long et profond travail de préparation. C'est avec une précision d'orfèvre que Kyrou construit plan par plan son film. L'art de Kyrou ne laisse place à aucune concession. Le film a l'aspect d'une histoire facile, fidèle à un certain esprit (Kyrou montre ainsi qu'il a su profiter des leçons d'un Bunuel ou d'un Huston) mais d'une extraordinaire richesse de présentation.

« Parfois le dimanche », une musique déchirante transforme l'immobilité d'un cadre. Ainsi, un jeune homme au visage émacié et angoissé court à travers des terrains vagues. L'impression est horrible. Vision d'une infinie beauté. Des H. L. M., tout autour de lui, dressent une barrière infranchissable. Le rythme accéléré du début laisse place maintenant à un calme encore plus angoissant et sordide. Un sentiment de solitude se dégage de ces premières images.

Parfois le dimanche, deux adolescentes se parlent. Betty et sa cousine. La cousine est ravie : ce dimanche, il y aura encore le bal organisé par les copains. Betty, c'est la petite bonne travaillant à Passy, et ne rêvant qu'à la surboom de ses patrons, si chère à Carné Sigurd. Tout de suite, nous avons compris. Nous savons que Betty, ayant quitté Ivry pour travailler dans le XVI[e] arrondissement, a perdu sa conscience de classe. Le goût de la monotonie nous prend à la gorge. Les dialogues sont « pauvres ». On a l'impression d'avoir entendu, une centaine de fois, de telles choses, mais, c'est bien la première fois à l'écran. Kyrou a fouillé profondément la psychologie de ses personnages. Il n'a pas cédé à la facilité de placer dans la bouche des protagonistes de son film des métaphores brillantes et autres ingrédients pseudo-littéraires. N'oublions pas que Kyrou avait préparé son film, aidé de toute la jeunesse d'Ivry. Avec les indications de ces jeunes travailleurs, il a su garder tout au long de son film une objectivité extérieure à ses personnages.

A un moment du film apparaît, en contrepoint du groupe des jeunes ouvriers, la classe gouvernante. Une luxueuse voiture de sport s'arrête à la hauteur des jeunes gens, parmi lesquels se trouvent maintenant réunis Betty et le jeune homme du début, Jacques. Un couple de bourgeois. L'homme demande : « La route pour Kisbüll, dans le Tyrol ? — Ce n'est pas par là. — Merci. » La femme voulait aller en Italie : « Il faut bien aller quelque part », répond l'homme. Dialogue significatif. La classe au pouvoir s'ennuie.

Kyrou ne prend pas position. Il nous laisse toute liberté, mais nous savons l'utiliser. Notre choix est fait. Ce couple de jeunes bourgeois n'est pas sans rappeler l'intrusion des riches danseurs costumés sur le barrage, dans le film de Grémillon, « Lumière d'été ». Le décor d'Ivry ne les concerne pas. D'ailleurs, aucun décor n'est à leur mesure. L'objectivité de Kyrou s'accroît.

Après la scène du bal où l'amour a irradié l'écran : promenade dans Ivry, plus désert que jamais. Les papiers gras oubliés par les boueux volent autour du couple. La « prison » moderne semble les enfermer. Mais non, il suffit de voir les yeux de Betty pour que tout chante : la joie de vivre, la rage de vivre. Parfois le dimanche, un couple s'embrasse sur un pont de chemin de fer. Et leur suprême maladresse ne fait qu'ajouter de la beauté aux gestes de l'amour.

Puis Kyrou nous laisse devant le métro :

Betty. — Quand se revoit-on ?
Jacques. — !...
Betty. — Tous les dimanches ?
Jacques. — Dans deux mois je pars au service.
Betty. — Ça dure....
Jacques. — Deux ans et demi.
Betty. — Si longtemps, mais...

tu reviendras.
Jacques. — Peut-être. On y reste souvent. M'attendras-tu ?
Betty. — O. U. I... (1)

Dans ces paroles tout le drame d'une jeunesse a été exposé. Le cinéma français possède depuis quelques années ses sociologues. Ceux-ci s'occupent en ce moment de la jeunesse. Quelle belle entreprise, n'est-ce pas, messieurs Cloche, Moguy, Bromberger, Carné, Chabrol, mais laissez-moi vous dire que vous avez tous échoué. Kyrou, lui, le premier, montre la pensée qui obsède toute la jeunesse : la peur de la guerre d'Algérie. L'amour a réuni Betty et Jacques. Cependant la société est bien faite ; elle les sépare. La guerre d'Algérie prend dans ses mailles Jacques et détruit le couple. Il n'y a plus de place, à vingt ans maintenant, pour un amour heureux. Soyons sûrs cependant que ceux-ci attendront. Leur amour est si fort qu'il a permis à Betty de retrouver sa conscience de classe.

La meilleure conclusion de cet « hommage » à Ado Kyrou peut se trouver dans le livre de son ami Brunius, « En marge du cinéma français » :

« Le rôle d'une avant-garde qui voudrait aujourd'hui secouer quelques-unes des habitudes confortables où le cinéma est à nouveau occupé à s'enliser avec béatitude, serait peut-être de prendre vraiment conscience de ce dont le cinéma est capable, et de ce à quoi il ferait mieux de renoncer, tout au moins temporairement. Nul doute que la première partie de ce programme puisse nous valoir encore des films comme nous n'en avons jamais vus ».

Gérard GUEGAN.

« LA DEROUTE » : (1957). Réal. : A. Kyrou ; Idée : Michel Lacios ; Cons. Art. : G. Fanju ; Comment. : V. Hugo ; Chef opér. : M. Barry ; Musique : A. Souris ; Montage : H. Colpi.

« PARFOIS LE DIMANCHE » : (1959). Réal. : A. Kyrou et R. Sangla ; Opérat. : Tourjouski ; Adapt. et dialogues : Kyrou, Sangla, Fevry ; Montage : M. Duchesne. M. Lagueau ; Interprètes : Betty Schneider, Jacques Charby, J.-L. Trintignant.

---

(1) N'ayant vu qu'une seule fois ce court métrage, je ne garantis pas la transcription exacte du dialogue, mais seulement son sens.

## LETTRE DE L'AMI KYROU

Mon cher Gérard,

Ta lettre me touche très réellement, mais m'inquiète aussi un peu. Tu me consacres un hommage ? Les hommages ne s'adressent-ils pas à des vieillards qui ont un œuvre *derrière* eux ? Je ne veux pas avoir d'œuvre (comme les futurs académiciens préparent pendant toute une vie « l'œuvre » afin que l'autre gâteux en vert puisse l'analyser pour le discours de réception) ; j'écris, je fais des films, parce que je parle à des amis (il paraît que je suis bavard) et parfois un dialogue peut naître. Ta lettre en est, d'ailleurs, une preuve. Donc l'essentiel est le dialogue et je te remercie toi et les copains, de m'avoir répondu.

Te parler de moi ? C'est très désagréable. Crois-moi, je ne joue pas à la jeune fille qui, pendant la réception bien pensante se fait prier pour jouer au piano une charmante œuvrette du XVIe siècle, mais on a déjà assez de mal à faire la putain, à vendre la salade à des producteurs pour que cela soit gênant envers les copains.

Parlons donc, si tu veux, du cinéma, comme ça mes projets viendront normalement au cours du bavardage. Eh bien c'est difficile ! Ce merveilleux métier qu'est le cinéma (ce n'est pas un métier, c'est une passion) est en train de foutre le camp. Les vieux continuent leur petit travail si gentil, et les jeunes sont plus vieux que les vieux. Ils ont l'air (les vieux-vieux et les jeunes-vieux) de se détester, mais en réalité ils s'adorent. Ce n'est même pas un mariage de raison, c'est un dégoûtant mariage d'amour. Il s'agit évidemment de l'amour de l'argent. Aujourd'hui avec 20 millions (anciens francs) n'importe qui peut monter une affaire de long métrage et il est plus aisé de débuter dans le long métrage si on ne connaît pas le métier, si on était journaliste, tueur de vieilles dames ou petite main. Parce que ceux qui détiennent les pouvoirs cinématographiques se méfient des « salariés ». Dès fois qu'ils auraient des idées... Voici l'époque des « auteurs » (traduisez des gens qui appartiennent à une certaine classe sociale et qui travaillent en amateurs pour le bien-être de cette même classe). Autrefois, les mécènes avaient leur pauvre, et de temps à autre, ce pauvre se tournait contre ces mécènes. Ce fut le cas de Bunuel qui eut tant d'histoires avec son mécène pour *L'Age d'Or*, le vicomte de Noailles. Aujourd'hui les mécènes financent leurs propres films. Le résultat : des films pareils à ceux qu'on a toujours réalisé, avec des touches d'intellectualisme et une volonté de choquer le bourgeois arriéré, le pantouflard, celui qui n'admire pas nécessairement les héros fascistes mais qui aime se faire bousculer par ces héros. Que diable, il faut être de son temps et la jeunesse c'est l'avenir, voyez par exemple nos glorieux trouffions... Du panache et soyons un peu vulgaires et troussons les filles, mais que tout cela se passe entre gens de notre monde s'il vous plaît.

Tout cela pour en venir à quoi ? Tout le monde dit que maintenant les portes sont ouvertes, que tous ceux qui ont quelque chose à dire peuvent s'exprimer par le cinéma. C'est faux ! Ce qui est vrai c'est que personne ne peut plus s'exprimer librement. Je connais deux bonnes dizaines de gars qui connaissent le métier et ont des choses à dire, des choses capitales : ils sont toujours assistants, ils font des courts-métrages techniques, ou même du roman-photo.

Cependant, des images nous hantent, il faut qu'elles sortent. Nous arrivons parfois à faire une petite chose qui ne nous déplaît pas trop, mais nous payons cher ce plaisir. Vous êtes gentils pour mon court-métrage *Parfois le dimanche...* Mon copain Sangla (avec qui je l'ai réalisé) et moi-même n'en sommes pas contents. Ce film a coûté tout juste un million, lorsqu'il aurait dû en coûter sept à huit fois plus cher, et le film s'en ressent. Techniquement, il laisse souvent à désirer. Mais pour dire *cela*, il n'y avait pas moyen de faire autrement. Pour dire autre chose, on aurait trouvé des producteurs. J'ai fait un film commandé par des banques qui a coûté 20 millions (pour 20 minutes, un million par minute). C'est absurde mais c'est comme ça et ne me faites pas dire que ça ne peut pas changer ; ça peut et ça doit changer, mais cela fait partie d'un ensemble qui doit changer et que nous changerons.

Donc maintenant, après en avoir eu marre de faire l'assistant sur les plateaux, j'en ai marre du court-métrage, je suis obligé de faire l'un et l'autre, parce que l'on est quelques-uns à ne pas pouvoir vivre autrement, parce qu'il faut gagner non seulement de quoi manger mais aussi de quoi acheter des livres et des disques, parce qu'il faut essayer toujours, essayer encore d'ouvrir des brèches vers le long-métrage sans accepter n'importe quel sujet, sans se trahir et se vendre.

Alors, on travaille des sujets, on les fignole et les producteurs les refusent. « Vous n'auriez pas une bonne petite histoire policière ou quelque chose qui fasse nouvelle vague ? »

Depuis trois mois, nous essayons avec un ami, de mettre sur pied un film de montage sur le fascisme ; ça ne coûte pas cher et la vente est assurée, mais c'est horriblement difficile. Pas un producteur ne veut risquer le moindre sou pour un tel sujet, alors il faut commencer par trouver le financement avant la réalisation.

Mais ce film est important pour moi et il finira par se faire. Entre-temps, je fais avec R. Benayoun un petit film expérimental sur le dédoublement de l'image et les prolongements surréalistes de ce dédoublement.

Et après, peut-être un long-métrage pour la fin de l'année. Sans doute une histoire d'amour entre un garçon de dix-sept ans et une religieuse de vingt-cinq ans, cette dernière finissant par se défroquer.

Voilà, comme ça j'ai quand même raconté mes projets, mais dans le cinéma tant qu'on n'a pas monté le film, rien ne garantit sa réalisation.

Ceci dit, je vous souhaite à tous d'entrer dans ce métier (pardon, cette passion) car malgré tout il est magique, extraordinaire, on y vit et parfois on y rencontre des amis.

A bientôt donc

Ton ami

ADO.

# VISAGE D'ALAIN RESNAIS

**Il y a quelques mois encore, tout ce que le monde comptait d'amoureux du cinéma, s'en tenait aux grandes valeurs traditionnelles : Bunuel, Renoir, Chaplin, Eisenstein et autres grands. Chacun, suivant sa passion, élevait un piédestal plus ou moins haut à un de ces génies du cinéma. Mais tous, oui, tous éprouvaient au fond d'eux-mêmes, l'impression d'un vide infini. Ce vide c'était le nouveau dieu qui se faisait attendre et qui n'arrivait pas. Puis ce fut « Hiroshima mon amour ». Un nouveau Graal venait d'être découvert.**

**Alain Resnais est né le 2 juin 1922, à Vannes (Morbihan). Sur un scénario de Gaston Modot,**

qu'il trouve dans un journal, il réalise, en 1933, son premier film. Après des études secondaires, il s'inscrit en 1943 à l'I.D.H.E.C. Lorsqu'il passe le concours d'entrée, Alexandre Arnoux est son principal examinateur. Il se classe second. Son passage à l'I.D.H.E.C. est très bref. Il démissionne après un an et demi de scolarité. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, ce ne sont pas les cours de réalisation qu'il suivit à l'Institut, mais ceux de montage :

« J'ai eu une formation de monteur et on pourrait presque dire que j'ai fait de la réalisation parce que je ne trouvais pas toujours du travail dans le montage. Ce fut aussi une formation d'opérateur, car au fond les problèmes d'optique et d'éclairage sont les mêmes en 16 mm. qu'en 35. J'ai été assistant de Nicole Vèdres et de Myriam pour « Paris 1900 », puis j'ai tourné quelques films en 16 mm. (1), et ensuite « Van Gogh », que m'avaient demandé Robert Hessens et Gaston Diehl, et que j'ai réalisés en collaboration avec eux » (2).

De 1948 à 1958, A. Resnais réalise huit courts métrages. En 1948, « Van Gogh » (en collaboration avec Hessens et Diehl) qui lui vaut le prix du meilleur documentaire de caractère artistique et un Oscar aux U.S.A. ; en 1950, « Gauguin » (en collaboration avec Diehl) ; en 1950 encore, « Guernica », qui obtint le grand prix du court métrage au Festival de Punta-del-Este ; en 1951, « Les statues meurent aussi » (en collaboration avec Chris Marker et Ghislain Cloquet), qui remporta en 1954 le prix Jean Vigo ; en 1955, « Nuit et brouillard », prix Jean Vigo 1956 ; en 1956, « Toute la mémoire du monde » (en collaboration avec Remo Forlani), prix de la Commission Supérieure du Cinéma ; en 1957, « Le Mystère de l'Atelier Quinze » (en collaboration avec C. Marker, Yves Peneau, Anne Sarraute et d'autres réalisateurs) ; en 1958, « Le Chant du Styrène », Mercure d'or au Festival de Venise 1958. Enfin, il réalise en 1959, une coproduction franco-japonaise « Hiroshima, mon amour », prix de la Fipresci et prix de la Société des Ecrivains du Cinéma et de la Télévision au Festival de Cannes 1959.

Lorsqu'on demande à Alain Resnais quelles ont été les raisons qui l'ont poussé à faire des films tels que « Les statues meurent aussi », « Nuit et Brouillard » et même « Hiroshima, mon amour », il répond ainsi : « Il y a une chose que je dois préciser, c'est que tous mes films ont été des films de commande ». Cela peut étonner le lecteur naïf. Cela peut choquer certains. Il n'en doit être rien. Nous savons que le mot commande est à double tranchant, et que Resnais n'accepterait jamais de réaliser un film de propagande sur la guerre d'Algérie. Non, Resnais est un homme de gauche.

Une biographie d'un écrivain, d'un cinéaste, n'est jamais complète si on ne dévoile pas quels sont les maîtres qui l'ont marqué et qu'il aime. Tout comme Franju, il admire Visconti : « J'ai d'ailleurs eu la chance de voir en Italie tous les films de Visconti et je les aime tous, même « Bellissima », qu'on considère en général comme un film raté... C'est bien joli de me lancer sur Visconti, seulement, il n'y a pas que lui. Il faudrait à ce moment-là, que je vous parle de tous les autres, de Renoir, Murnau, Bunuel.... Ils sont aussi parmi ceux que j'aime » (3). Et l'Antonioni du « Cri » n'est-il pas votre ami, Alain Resnais ?

Il est plusieurs façons de tailler un diamant aux mille facettes. Il est plusieurs façons de présenter A. Resnais, ce génie aux multiples splendeurs. Nous avons cru bon de choisir la méthode chronologique. Ainsi, grâce à notre mémoire et malgré

---

(1) Quelques essais (Goetz, Malfray), et même un long métrage avec Daniel Gelin et Danielle Delorme.

(2) Cinéma 59, n° 38. Entretiens avec Alain Resnais.

(3) Cinéma 59, n° 38.

notre oubli, nous essaierons de parler de l'insaisissable Resnais.

« Il me semble toujours que je suis un voyageur qui va quelque part et à une destination » (Van Gogh). Du « Mystère de l'Atelier Quinze », en passant par « Van Gogh » et « Nuit et Brouillard », à « Hiroshima, mon amour », Resnais remet perpétuellement l'homme en question. Au milieu de l'univers dantesque de Guernica, parmi les décombres fumants et les cris des enfants abandonnés, c'est la bombe d'Hiroshima qui apparaît. Cette « fuite » désespérée d'Emmanuelle Riva dans les rues d'Hiroshima, baignées par les lumières électriques, n'est-elle pas celle de Van Gogh à travers l'Europe, à travers la France ? Qui peut nous dire que des hommes sont entrés dans ces chambres à gaz, sinon ces plafonds griffés, égratignés et creusés par les mains des concentrationnaires ?

Qui a pu nous décrire la souffrance d'une jeune fille meurtrie dans son cœur et sa chair, sinon ce sang étoilant le mur, lorsqu'Emmanuelle veut en arracher le plâtre.

## L'EBLOUISSANT ORAGE DU GENIE DE VINCENT
(PRÉVERT)

En 1948, Resnais réalise en collaboration avec Hessens et Diehl, « Van Gogh ». Dans ce film à l'esthétique très révolutionnaire, le metteur en scène voulut retrouver et exprimer à travers les toiles du grand Hollandais, les lignes de son drame. « Van Gogh » n'est pas un film d'art. Jamais il ne fut question pour Resnais de disséquer la manière et l'essence du génie de Vincent.

A. Resnais lui-même déclarait à ce propos : « Je n'ai jamais voulu réaliser une biographie scientifique ». Bien au contraire, c'est l'homme qui se présente à nos yeux, l'homme qui voulait « peindre, rien que peindre ». Cette interprétation de l'œuvre et de la vie d'un artiste est unique dans l'histoire du cinéma. Il nous suffira d'évoquer le magnifique travelling arrière sur la chambre de Vincent à Arles. On ne veut plus que la caméra s'arrête, on veut fuir cette chambre. Nous sommes en plein cœur d'un drame et nous voulons en sortir, tellement l'ambiance et « l'odeur » de cette pièce nous prennent à la gorge. Cependant, s'il me fallait choisir dans ce film le moment le plus conforme à cette liaison entre la vie et l'œuvre de Van Gogh, je choisirais cette séquence ; le commentateur parle : « Il (Vincent) sent la nature qui le frappe au visage », les oliviers de Saint-Rémy tournoient, la caméra « entre en transes », le mouvement de va-et-vient le long de ces arbres noueux s'exécute à une vitesse folle, la musique éclate, Vincent Van Gogh est fou.

Ainsi donc, les paroles de Resnais prenaient une force nouvelle : « Il s'agissait de savoir si des arbres peints, des personnages peints, des maisons peintes pouvaient remplir, dans un récit cinématographique, le rôle d'objets réels, et si, dans ce cas, il était possible de substituer pour le spectateur, et presque à son insu, le monde intérieur du peintre au monde tel que nous le révèle la photographie ».

## GAUGUIN.

Avec « Gauguin », A. Resnais continue le combat contre la muséification des peintres. Il ne peut admettre que des hommes comme Van Gogh, Gauguin et Picasso puissent être emprisonnés dans l'enveloppe rigide d'une culture rétrograde. Le procédé technique développe l'aire picturale dans l'espace et le temps. Sur le plan esthétique, « Gauguin » et « Van Gogh » révèlent une réalité nouvelle. Cela ressemble aux films du grand cinéaste italien, Luciano Emmer, et c'est même le plus

bel hommage que l'on puisse lui rendre. En effet, tous deux filment des toiles, mais n'en montrent pas le cadre. Cependant, ce court métrage est de bien moindre importance que le précédent et il ne mérite pas une étude trop détaillée.

## GUERNICA.

« Le 17 juillet 1936, les garnisons des îles Canaries et du Maroc Espagnol se soulevaient contre la République. Les 18 et 19 juillet la rébellion militaire s'étendait à toute l'Espagne ; ainsi commençait la tragédie qui allait durer trois ans, coûter un million de morts et des souffrances inouïes au peuple espagnol et se terminer par l'instauration du fascisme » (4).

En 1950, avec l'œuvre de Picasso et les vers d'Eluard, Resnais nous livre « Guernica ». Guernica, c'est cette petite ville de la vallée de la Mundaca qui, par un beau matin, a été sauvagement détruite par des hommes bien nourris, rasés de près et aux bottes étincelantes. Guernica, c'est une menace sur le monde épris de paix. Guernica, c'est en plus petit Hiroshima. Chaque vision de « Guernica » me cause un malaise ; malaise engendrant très rapidement une révolte. Révolte contre ce fascisme que nous avions cru mort, révolte contre ce fascisme qu'il nous faudra abattre à tout jamais si nous ne voulons plus revoir Guernica.

Parler d'esthétique avec un tel film est donc difficile. Le montage est le fondement de cette œuvre cinématographique. Les plans se succèdent à une cadence très rapide. Les vers d'Eluard martèlent la pellicule. Resnais a bâti son film sur deux visions, la vision objective rendue par les titres de journaux se plaquant sur l'écran ; la vision subjective, la toile de Picasso. Il arrive ainsi par un double mouvement de composition à provoquer le spectateur. Un phénomène de distanciation, si cher à Brecht, au théâtre, s'installe dans le cinéma. Le spectateur prend position.

Si Resnais avait pu réaliser un long métrage sur la guerre d'Espagne, il aurait amplifié le thème de Guernica, pour en arriver à novembre 1938, date à laquelle la Pasionaria adressa ce discours aux Brigades Internationales quittant l'Espagne : « Pour la première fois dans l'histoire des luttes des peuples, nous avons assisté au spectacle, écrasant par sa grandeur, de la formation des Brigades Internationales pour aider à sauver la liberté et l'indépendance d'un pays menacé, de notre Espagne ».

Resnais se doit de réaliser un film sur la guerre d'Espagne

(4) « La Nouvelle Critique », n° 104, Mars 1959.

## LES STATUES MEURENT AUSSI.

Quelques années plus tard, la France a un nouveau cinéaste maudit. Après Vigo, Grémillon et Daquin, Resnais avec « Les Statues meurent aussi » est frappé par la censure qu'il appelle avec humour Anastasie. Il n'existe aucune copie complète de ce film. H. Langlois, le directeur de la Cinémathèque, en possède une bobine ; Présence Africaine en possède une autre. Néanmoins, on trouve en librairie le découpage technique des « Statues meurent aussi ».

Resnais a voulu montrer dans son œuvre comment une nation « civilisée » détruit le patrimoine artistique d'une nation « barbare ». Les « Statues » égale en violence « Nuit et Brouillard » par la façon dont le constat accusateur est mené.

Mais qui accuse-t-on ?

« Grâce aux missionnaires, une poignée de noirs entraient chaque année à l'Université. Sur 10 millions d'Africains, il y avait « déjà » (si l'on ose dire), 43 médecins, 12 juristes, 8 profes-

seurs du secondaire. Le Gouvernement interdit l'Université aux noirs et fit fermer les écoles des missions. Seuls étaient désormais accessibles aux enfants noirs les « collèges tribaux » où, conformément aux manuels officiels, les noirs étaient instruits sur l'infériorité de leur race et sur l'inaccessibilité pour eux de la science blanche ; « les indigènes, déclarait le Premier Ministre, doivent apprendre dès l'enfance qu'ils ne sont pas nos égaux ». (5).

(5) « L'Express », n° 460, 7 avril 1960.

## UN POU, C'EST TA MORT »... Et un S.S. donc !

Je ne suis pas responsable, dit le kapo.

Je ne suis pas responsable, dit l'officier.

Alors, qui est responsable ? interroge Resnais, en nous montrant le visage d'un concentrationnaire. « Nuit et Brouillard » est entré en nous. Comment oublier ce réquisitoire contre le sadisme armé, catalogué et galonné.

Nous ne pourrons oublier cette infirmière au regard inquiétant ; Himmler, sur les lieux du grand massacre, essayant de trouver les moyens pour détruire « productivement ». Nous ne pourrons oublier aussi le texte de Jean Cayrol : « Et il y a nous, qui regardons sincèrement ces ruines, comme si le vieux monstre concentrationnaire était mort sous les décombres, qui feignons de reprendre espoir devant cette image qui s'éloigne, comme si on guérissait de la peste concentrationnaire, nous qui feignons de croire que tout cela est d'un seul temps et d'un seul pays, et qui ne pensons pas à regarder autour de nous, qui n'entendons pas qu'on crie sans fin ».

Nous devons regarder : internés politiques des Baumettes, d'Albertville ; concentrationnaires de Timfouchi, torturés de la Villa Carnot; regroupés de France et d'Algérie ; disparus accidentellement. Nous devons écouter les voix d'H. Alleg, de M. Audin, Djemila Bouhired... Les temps ont changé, mais les conditions sont les mêmes. Nourriture défectueuse, hygiène inexistante. Dans un camp de regroupement situé près d'Avignon, un seul médicament : l'Aspirine. Nous sommes responsables, mais nous pouvons lutter.

Apparaissent déjà dans ce film plusieurs traits que l'on retrouvera amplifiés dans « Hiroshima, mon amour ». Pensons aux travellings... Certes, mais n'oublions pas !

« Même un paysage tranquille,

« Même une prairie avec des vols de corbeaux, des moissons et des feux d'herbes,

« Même une route où passent des voitures, des paysans, des couples,

« Même un village pour vacances avec une foire et un clocher, peuvent conduire tout simplement dans un camp de concentration ».

## TOUTE LA MEMOIRE DU MONDE.

En 1956, Anastasie trouve, de nouveau, très à son goût A. Resnais. « Toute la mémoire du Monde » subit la torture. On coupe par-ci par-là, et on essaie de remettre en circulation un film amputé. La Bibliothèque Nationale nous est peinte comme une immense vitrine à la peau sale, une vitrine qui ignore la vie. Les livres sont des pierres tombales. On les achète, on les classifie, on les pose sur des étagères et on ne les consultera plus que pour les décès et naissances d'hommes illustres. Et tout cela pour que nous apprenions dans notre journal que les fils d'ouvriers et de paysans ne forment que 3 % des étudiants, dans l'enseignement supérieur.

La Bibliothèque Nationale est le cimetière de la mémoire ;

toute cette mémoire du monde vouée à l'oubli, vouée à la mort dans la société occidentale contemporaine. Mais avec Resnais, l'espoir n'est jamais absent et, si toute cette « Mémoire du Monde » permet dans les temps à venir l'accession à la culture et au bonheur de tous les hommes, Resnais, une fois encore, aura fait œuvre de « mage ».

## DANS LE MONDE DE PRODUCTION SE GLISSE LENTEMENT LA DIVISION DU TRAVAIL

(Engels)

Vient ensuite le « Mystère de l'Atelier 15 ». A partir d'un sujet banal, à savoir l'intoxication des ouvriers par les vapeurs nocives des métaux, Resnais construisait un remarquable document sociologique aux allures de film policier.

Le début de ce court métrage significatif fait la critique de certains films ouvriéristes qui plaisent tant à nos gouvernants. Films où l'on voit Jean Gabin en ouvrier, Pierre Brasseur en médecin, Michèle Morgan en assistante sociale et Pierre Fresnay en directeur ou en aumônier. Films glorifiant la plupart du temps l'association Capital-Travail.

Ici, nous voyons, tout au contraire, des ouvriers sortant d'une usine sinistre. Ils sont épuisés et ne pensent qu'à être de retour chez eux. Là, au moins, un semblant de vie les attend. L'un d'eux est malade. Resnais abandonne, pour un temps, son document sociologique pour suivre cet ouvrier et découvrir les raisons de son intoxication. N'oublions pas que le film avait été commandité par l'Institut de Sécurité dans le Travail.

## L'HOMME SE FAIT SERVIR PAR L'AVEUGLE MATIERE

(Victor Hugo)

« O temps, suspends ton bol, ô [matière plastique,

D'où viens-tu ? Qui es-tu ? et [qu'est-ce qui explique

Tes rares qualités ? De quoi donc [es-tu fait ? »

Sur des vers de Queneau, Resnais réalise pour les usines Péchiney, un très bon court métrage, « Le Chant du Styrène », constituant le tremplin technique devant « Hiroshima ». L'homme a disparu de ce monde étrange aux couleurs éblouissantes. Des conduites de gaz nous entourent. Ce monde est « déshumanisé ». Et pourtant, nous sommes là, nous qui regardons. Et peut-être sont-ils là, les anciens ouvriers, regardant tout comme nous. Ce serait merveilleux ! L'homme ne travaille plus jusqu'à l'épuisement comme dans le « Mystère de l'Atelier 15 », il est devenu spectateur.

L'automation permet donc la désaliénation de l'homme. Cependant la puissance du « chant » ne réside pas seulement dans ce chant de l'homme libre, mais aussi dans la dénonciation de certains défauts de notre société. Regardons : comment obtient-on le polistyrène ? Il faut beaucoup de choses, en particulier du charbon et du pétrole. Il faut aller le chercher bien loin ce fameux liquide : en Afrique du Nord. Au moment même où l'on parle de cette « mystérieuse Afrique », la caméra opère un magnifique et très long travelling latéral sur les tuyauteries de l'usine ; l'effet est saisissant, on se croit à bord d'un cuirassé voguant vers l'Afrique. C'est Eisenstein.

*HIROSHIMA MON AMOUR*

## HIROSHIMA, MON AMOUR.

« Cela s'apprend de regarder ». Ces mots ont éclaté sur l'écran, dans notre vie. Ils ne se sont pas brisés tristement contre le mur de l'indifférence, ils se sont éclairés de mille couleurs ; ils sont devenus musique, ils sont devenus chair. « Cela s'apprend de regarder ». Nous avons appris.

« Hiroshima, mon amour », n'en déplaise à Marcel Achard, est un des plus beaux films que le cinéma nous ait donnés depuis l'invention des frères Lumière.

Il est toujours intéressant de savoir comment un film est né dans l'esprit d'un auteur. Pour cela, laissons la parole à Alain Resnais : « A l'origine, il y a une commande que m'avaient faite les producteurs de « Nuit et Brouillard » : je devais réaliser un film sur la bombe atomique. J'ai essayé de le faire, mais je me suis rapidement aperçu que le film recoupait tout simplement «Nuit et Brouillard». C'était la même chose. Pourquoi recommencer ? C'est alors que j'ai rencontré Marguerite Duras, à qui j'ai dit ce qu'il en était de mon projet. Nous avons eu une longue conversation d'où est sorti ce qui allait devenir « Hiroshima ». (1).

« Pourquoi nier l'évidente nécessité de la mémoire ? » Pourquoi nier ? Parce que, nous aussi, nous nous sentons coupables ? Parce que nous aussi nous avons notre bombe A ? N'attendons pas « Reggane, mon amour », pour prendre conscience du danger.

« Hiroshima » est avant tout un film révolutionnaire. Un film où l'amour permet la prise de conscience. Le Japonais est un homme d'extrême-gauche. La preuve : « J'ai appris le français pour lire l'histoire de la Révolution Française... Je fais de la politique... Ici, à Hiroshima, on ne se moque pas des films sur la Paix ». Mais elle ? Elle, elle lit « L'Express », elle a eu un amour de jeunesse brisé par la mort de son amant ; elle veut, à tout prix, mettre sur le même plan Nevers et Hiroshima. Luis, il ne l'admet pas. Et dans un tea-room, il la gifle. Elle lui en est reconnaissante. La prise de conscience s'opère. Tout est fini. Emmanuelle, qui était animée d'un besoin sans cesse grandissant de rupture et de provocation, se trouvera désarmée devant cet homme... L'amour a vaincu. La véritable Emmanuelle apparaît ; celle qui, dans la merveilleuse étreinte du début où la peau était image de plaisir et de douleur extrêmes, criait à son amant : « Je te rencontre. Je me souviens de toi. Qui es-tu ? Tu me tues. Tu me fais du bien. Comment me serais-je douté que cette ville était faite à la taille de mon amour ?... J'ai le temps. Je t'en prie. Dévores-moi. Déformes-moi jusqu'à la laideur », celle qui, sans comprendre encore le pourquoi et le comment des choses, constatait : « Contre qui la colère des villes entières ? La colère des villes entières, qu'elles le veuillent ou non, contre l'inégalité posée en principe par certains peuples contre d'autres peuples, contre l'inégalité posée en principe par certaines classes contre d'autres classes... »

J'ai dit : « Hiroshima » est un film d'amour. Mais, attention, ne faisons pas d'erreur, je parle d'amour, je ne parle pas de cette petite excitation épidermique qui satisfait les trois-quarts de notre société actuelle. Non, je veux parler de l'amour qui mène à la révolte, de l'amour grâce auquel il y a dénonciation de la société capitaliste, de ses tares (les classes sociales), de ses moyens d'oppression (la guerre). Et tout au long de ce film, nous assistons à un long monologue qui deviendra à la fin, un très beau dialogue. Un très beau poème d'amour :

« Okada : Impossible de ne pas
[venir.

Riva : Je t'oublierai... Je t'oublie
[déjà.

Regarde comme je t'oublie. Re-
[gardes-moi.

Riva : Hi - ro - shi -ma.

Hiroshima, c'est ton nom.

Okada : C'est mon nom, oui...

Ton nom à toi est Nevers, Ne[vers en France. »

J.-L. Godart, réalisateur de l'odieux « A bout de souffle », déclarait dans « Les Cahiers du Cinéma » de juillet 1959 : « Il y a une chose qui me gêne un peu dans « Hiroshima, mon amour », et qui m'avait également gêné dans « Nuit et Brouillard », c'est qu'il y a une certaine facilité à montrer des scènes d'horreur, car on est vite au-delà de l'esthétique. Je veux dire que, bien ou mal filmées, peu importe, de telles scènes font de toute façon une impression terrible sur le spectateur. Il y a quelque chose d'amoral, à montrer ainsi l'amour et l'horreur avec les mêmes gros plans ».

Jean-Luc Godart est un critique que l'on dit pertinent et lucide, nanti d'une solide réputation d'homme de talent, tout au moins dans les cercles brillants du XVI[e] arrondissement. Il nous effraie un peu de nous attaquer de front à une vedette. Le lecteur nous pardonnera cette lâcheté. Nous ne pouvons défendre Resnais qu'en mettant en avant la déclaration d'un cinéaste soviétique d'importance infime, S.-M. Eisenstein : « La profondeur idéologique du thème et de la matière demeure et restera à jamais la base véritable de l'esthétique, ce qui confère sa pleine valeur à la mise en œuvre des nouveautés techniques ».

Il nous faut entendre, maintenant, le cri d'Emmanuelle et l'ancrer dans nos esprits trop oublieux. « Ecoutes-moi. Je sais encore, ça recommencera. 200.000 morts, 80.000 blessés. En 9 secondes. Les chiffres sont officiels. Ça recommencera. Il y aura 10.000 degrés sur la terre, 10.000 soleils, dira-t-on. L'asphalte brûlera. Un désordre profond règnera. Une ville entière sera soulevée de terre et retombera en cendres ». Et ces paroles sont plus une mise en garde qu'une prophétie ; dans ces phrases courtes, animées par la diabolique angoisse des chiffres, l'espoir se faufile malgré tout, et nous tous qui les écoutons, nous tous qui nous efforçons à la lucidité, nous savons qu'il nous appartient de lutter sans fin pour éviter un nouveau génocide.

Gérard GUEGAN.

# CANNES : UN FESTIVAL DOMINÉ PAR UN FILM "L'AVVENTURA"

Cannes 1960 ce sera pour les années à venir, j'imagine, « L'Avventura », ce film insupportable, clair comme l'évidence, aveuglant, si aveuglant que tous les oiseaux de nuit à la Bernard Buffet qui peuplent le Festival, hululèrent tout un soir, ce film qui plus qu'un autre porte la marque du désarroi des temps que nous vivons. Cannes... oui, il n'y avait qu'un festival du cinéma, un festival international pour susciter de pareilles rencontres. Le dimanche soir, à ce gala qui devrait rester aussi célèbre que les Salons où le joli monde du III[e] Empire, insultait la peinture mâle de Courbet, nous avions vu un beau public, en stricts smokings, et robes de soirée délurées huer Antonioni, et le lendemain, dans une petite salle de la ville, nous étions invités à assister à la projection de la version intégrale de « La Règle du Jeu », de Jean Renoir. « La Règle du Jeu », sans coupures, sans mutilations, sans castrations, telle que l'avait voulue Renoir en 1939, et

telle que personne depuis vingt ans n'avait pu la voir, parce qu'il s'était trouvé, à sa sortie, une majorité d'analphabètes pour crier au scandale, pour arrêter la projection de ce film qui, paraît-il, portait atteinte à l'idée qu'on aurait dû, alors, se faire de la France. Mais bien sûr, ce n'est pas de « La Règle du Jeu » que j'ai envie de parler si ce n'est pour essayer de mieux éclairer les raisons qu'on peut avoir d'aimer « L'Avventura », et pour en dire ceci : de tous les films sortis en cette année 1939 en France, il n'en est pas un autre où passe autant de « l'air du temps ». Complainte des espérances gâchées, et angoisse devant les massacres à venir, irrémédiable parfum de catastrophe d'une folle mécanique qui se dérègle à force de tourner rond, voilà ce qu'est « La Règle du Jeu ».

Mais « La Règle du Jeu » grince un peu. Le bonhomme Renoir, instrument ultra-sensible pour restituer cet « air du temps » ne prend pas assez ses distances, sans doute, à l'égard de son sujet, pour que son œuvre atteigne cette plénitude qui est celle de « L'Avventura », un des trois ou quatre grands films de l'histoire du cinéma, ceux par lesquels un réalisateur de génie exprime sa vision du monde dans un langage spécifiquement cinématographique. On peut citer « Ivan le Terrible », « Citizen Kane » ; et puis ? Et puis, « L'Avventura »...

Après tout, la réaction féroce de ce public futile, on ne peut pas ne pas la comprendre. Il est tout de même normal qu'il n'aime pas qu'on lui dise, simplement, que la société dans laquelle il s'est confortablement f a i t son trou, n'est pas faite pour l'homme. Mais enfin, si on se contente de le lui dire, il peut très bien hausser les épaules, et passer son chemin, pour retourner à son fromage. Antonioni ne s'est pas contenté de dire. Il a donné conscience de ce divorce, à côté duquel on peut très bien passer toute sa vie, sans chercher à le voir, avec la bonne conscience de l'ignorance. « L'Avventura », c'est le film qui empêche de garder cette bonne conscience. Donc, il est insupportable. Donc, le journaliste du « Provençal », qui par ailleurs, pour se prouver à lui-même la beauté de son âme, peut se donner les gants d'admirer un film soviétique qui ne l'engage pas à une « déchirante » révision, est obligé de crier devant le film d'Antonioni : « C'est bête et ennuyeux ». Et bien sûr, ce journaliste du « Provençal » n'est pris ici que comme symbole, comme les belles dames du III• E m p i r e devant Courbet.

Antonioni en effet a la suprême insolence de négliger l'histoire qu'il raconte, ou plutôt l'anecdote, cette quête dans le sud de l'Italie, d'une fille dont ne saura jamais si elle s'est suicidée, ou si elle s'est simplement enfuie, pour s'intéresser uniquement à ses héros : deux filles, un homme, tout un lot de personnages qu'il faut bien appeler secondaires malgré leur extraordinaire relief, des paysages, la mer, des villages écrasés de soleil, des monuments, des objets, un trousseau de clefs, un billet de 5.000 lires qu'on jette à une putain. Et encore si l'on peut appeler cela des héros... des hommes, des femmes qui simplement cherchent leur équilibre dans cette société où ils vivent, cher-

chent à établir entre eux des rapports valables. D'abord naturellement, l'argent. L'homme est un architecte, qui en gagne beaucoup parce que, la passion de ses vingt ans éteinte, il s'est mis à faire des devis à la chaine qu'on lui paye cher.

Antonioni ne bavarde pas. Il n'explique pas longuement tout cela : simplement, cet homme, se retrouve un jour devant un monument de Sicile, accablant de beauté, c'est l'harmonie triomphante, un ordre supérieur créé de main d'homme dans un pays qu'écrase la richesse. Il ne dit rien. Il serre dans la main le trousseau de clefs de sa voiture. Il s'approche du dessin qu'un adolescent est en train de faire, de ce monument. Lui, on ne le voit plus, on ne voit que les clés, qui doucement se balancent, et brutalement, sans raison apparente, renversent sur ce dessin l'encrier d'encre de Chine. Pour rien. Pour le plaisir de saccager, de détruire, pour le plaisir amer de se détruire soi-même.

C'est là un des sommets du film, et je crois qu'on pourrait écrire longtemps sur le divorce individu - société, sur l'aliénation, sans que la conscience nous en soit donnée avec cette intolérable acuité. Voilà donc à quoi aboutissent les rapports fondés sur l'argent, sur la « réussite » sociale. Mais « L'Avventura » est un film d'amour, de la conquête de l'amour : c'est un chant pour la belle Claudia, la vierge splendide qui s'offre et pour qui le monde chavire au lendemain de cette découverte de l'amour, qui n'est que joie envahissante, exubérante, folle, musique déchainée. Que rien ne soit jamais acquis à l'homme, Aragon l'avait dit, et Antonioni, qui est de la même race, le sait, le dit en un langage différent : son attachant et pitoyable héros n'a pas fini de saccager même cet amour qu'il vient de découvrir avec Claudia. Par habitude peut-être, et parce que pour un homme, le donjuanisme est aussi une des formes de la réussite sociale, il se laissera aller, après, à une dérisoire « aventure » entre les bras d'une putain, et à d'autres peut-être encore. Mais ce qui compte, c'est que c'est cet homme-là qui à la fin du film pleure, et pas seulement d'amertume, de joie aussi, parce que Claudia, dans le petit matin blême d'un lendemain d'orgie, revient vers lui, lentement, très lentement.

C'est pour cela que malgré son amertume, le film d'Antonioni est tout le contraire d'un film désespéré : s'il piétine avec rage toutes les fausses valeurs par rapport auxquelles peuvent se définir les hommes, c'est pour exalter ce qui leur permet de se dépasser, l'amour. Et je me vois bien, ici, obligé de citer encore Aragon, mais qu'y puis-je si ces deux hommes, pour moi, se ressemblent tellement, et si celui qui a écrit « il n'y a pas d'amour heureux », est aussi, et suivant la même démarche, celui qui vient d'écrire : « S'il reste de moi quelque chose, ce sera, je le jure, pour avoir écrit tout ce que j'ai écrit IN VITA DI MADONNA ELSA » ?

Il faut avoir du génie pour imposer ces banales vérités d'évidence, pour qu'elles soient la chair profonde d'une œuvre, et, ici, d'un film au point que le spectateur ait à son tour lui-même l'impression de les découvrir, soit

*Gabrielle FERZETTI et Monica VITTI*

*dans L'AVVENTURA, de Michel-Angelo ANTONIONI : pour exalter ce qui permet à l'homme de se dépasser.*

pour y adhérer totalement, soit, comme l'ont fait les imbéciles, pour fermer les yeux, et crier, crier à s'assourdir, dans leur refus d'entendre.

J'espère qu'on me pardonnera, de m'être limité, ayant à parler du XIII[e] Festival de Cannes, au seul film d'Antonioni. Il y eut, certes, des films intéressants, il y en eut d'insignifiants, il y en eut, très peu (un surtout, le film espagnol « Los Golfos ») chargés de promesses, il n'y en eut pas un seul qui fût aussi riche, aussi dense que celui-là, et c'est tout à fait normal : « L'Avventura » est certainement le film le plus important de ces longues dernières années, par ce qu'il dit, et par la manière même dont il le dit, par cette inimitable façon de dé-dramatiser un sujet, le dire et la façon de dire étant ici, comme dans toute œuvre d'art, inséparable. Car s'il est absurde de vouloir, comme l'a fait le jury du festival, couronner « L'Avventura » d'un seul prix « d'écriture », il le serait autant de vouloir louer le film uniquement pour ce qu'il exprime. C'est un tout. C'est une œuvre achevée, de la maturité d'un cinéaste de génie, qui fait pâlir tout ce qui le suit ou le précède. J'imagine que ceux qui purent voir « Guernica » aux premiers jours n'avaient pas envie de parler de peinture, d'autre peinture.

**Emile BRETON.**

*Toute correspondance, suggestions, critiques, idées, textes, sur le cinéma, sont à adresser chez :*

Gérard GUÉGAN, 11, Bd Sakakini, Marseille (4e)

## EN GUISE D'HOMMAGES...

Le cinéma a été lourdement frappé au cours de ces derniers mois, et particulièrement le cinéma français... Un « Hommage à Jacques Becker » m'a été demandé, mais il m'a paru difficile et injuste de séparer Becker, Gremillon et Gérard Philipe, les trois grands disparus de notre 7e Art. Ces trois hommes ont connu des destinées très différentes, mais ont en commun de nous avoir fait connaître quelques-unes des heures les plus exaltantes passées devant un écran et d'avoir refusé à une presse avide de « sensationnel », une pâture qui leur aurait peut-être donné une plus grande renommée, mais les aurait ravalés en même temps au rang de quelques prétendus génies amenés en nos studios par une lame de fond entraînant avec quelques beaux coquillages d'innombrables et peu ragoûtantes épaves...

C'est « Lumière d'été » et c'est « Le diable au corps » que j'évoque, avec « Goupi mains-rouges » ; c'est également « Till l'espiègle » et « L'amour d'une femme », et « Ali-Baba » que je salue. C'est « Fanfan-la-Tulipe » qui sourit devant mes yeux; c'est aussi « Le printemps de la Liberté », qui ne fleurira jamais en nos salles obscures.

Gérard Philipe, ce fut, c'est toujours pour moi l'adolescent du film de Claude Autant-Lara et le héros bondissant de la souriante épopée de Christian-Jaque ; c'est en même temps le cynique et désabusé M. Ripois, cher à René Clément et à Raymond Queneau ; c'est aussi le personnage des deux derniers films tournés par l'acteur : le sensationnel Valmont de ces « Liaisons », qui ont paru si dangereuses à nos bons bourgeois de la très réactionnaire et très cléricale association « Famille et Cinéma », et le Ramon Vazquez marqué des stigmates de la mort prochaine de « La fièvre monte à El-Pao ».

G. Philipe, c'est aussi — et surtout — l'homme, le militant syndical, toujours prêt à la défense des exploités et des « petits », et prêt à la bataille pour les causes qui lui étaient chères...

Jean Grémillon, je l'imagine comme un roc, avec ses aspérités, avec sa nudité et aussi avec ses recoins cachés où poussent les plus merveilleuses fleurs : « Remorques », « Lumière d'été », « Pattes blanches », et où se tapissent quelques petits cristaux d'inestimable valeur : « Le six juin à l'aube », « Les charmes de l'existence », « Les désastres de la guerre », « André Masson et les quatre éléments ». Il déroute, il irrite, il éblouit, et surtout : il révèle. Il révèle la poésie de l'Océan et des rivages atlantiques, il révèle les replis tortueux des âmes humaines en même temps que les ressources de courage et de détermination des plus humbles parmi les hommes et des plus défavorisés. Il révèle les plus secrets arcanes de l'art : art « officiel » des derniers jours du XIXe siècle, art le plus farouchement « avant-gardiste » du XXe siècle. Il aurait de même révélé le vrai visage de la Révolution de 1848, comme il aurait révélé le mécanisme secret de tous les « Massacres d'Innocents ». Par son œuvre réalisée comme par ses projets victimes du conformisme et des interdits de notre société, Grémillon mérite notre reconnaissance.

Jacques Becker a porté à l'écran des œuvres littéraires célèbres : « Goupi mains-rouges », « Ali-Baba », « Arsène Lupin », et « Touchez pas au grisbi ». Si l'on excepte le premier titre cité, nous ne trouvons pas là les grands moments de la filmologie Beckérienne. Ces grands moments existent : ils se nomment « Antoine et Antoinette », « Rendez-vous de Juillet », « Casque d'or » et enfin « Le Trou ». Il n'est peut-être pas très commode de déterminer quel élément constitue la constante de ces œuvres, mais il apparaît, dès maintenant — et en particulier après la vision du dernier film — que cette constante pourrait être le culte profond que Becker a, sa vie durant, voué à l'amitié, à la volonté et au courage. Nous pourrions ajouter aussi la sympathie qui transparaît envers les humbles, envers les simples, envers les « réprouvés ». En fait et en

repensant à tous les films que Becker a mis en scène, il semble que ce qui en fait l'unité, c'est le soin apporté à la réalisation, même lorsqu'il ne s'agissait que d'une pochade sans importance comme « Ali-Baba », ou d'une œuvrette « alimentaire »' à l'instar de « Arsène Lupin ».

Réunir dans un même hommage ces trois hommes peut sembler artificiel ; je ne chercherais pas de justification à cette commune épitaphe si les conditions actuelles ne m'en imposaient une, très simple :

A l'heure où le cinéma français, placé dans un contexte économique et politique sans exemple, risque de tomber sous les coups répétés de la bêtise et d'une censure multiforme ; à l'heure où son agonie est accélérée par les divagations d'une génération pas tout à fait spontanée de jeunes réalisateurs, dont le dénominateur commun est la nullité humaine, il importe, il est vital, que les vrais cinéphiles se souviennent de trois hommes, partis trop tôt, qui ont droit à toute notre reconnaissance pour leur amour du travail bien fait, pour leur souci de vérité, pour leur confiance en l'avenir de l'humanité et en le rôle que joue l'homme dans l'édification de cet avenir.

Gabriel VIALLE.

## PIERRE KAST EST VENU A MARSEILLE PRESENTER SON FILM : « LE BEL AGE ». NOUS AVONS PRIS RENDEZ-VOUS DANS UN CAFE DU PORT. IL A BIEN VOULU NOUS ACCORDER DEUX HEURES D'INTERVIEW.

Pierre Kast nous attendait au Cintra, devant un verre de gin. Petit, des lunettes, très affable, très à son aise, il a de ses amis du Bel âge la désinvolture et l'intelligence. Après les présentations d'usage, nous ouvrons le feu :

**Abordons tout de suite le problème des influences et des goûts.**

**— Quels sont les films qui vous ont le plus marqué ?**

**Parmi les films modernes : Beau fixe sur New York (Stanley Donen), Senso (Luchino Visconti), Sourires d'une nuit d'été, Les fraises sauvages (Ingmar Bergman) et Hiroshima mon amour (Alain Resnais). Parmi les films classiques : Ivan le terrible (S.M. Eisenstein) et L'Age d'or (Luis Bunuel).**

**— Quels sont vos réalisateurs préférés ?**

Le meilleur technicien : René Clément.
Le plus génial : Jean Gremillon.
Le plus honnête : Alain Resnais.
Le plus gentil : Preston Sturges.
L'unique : Luis Bunuel.

**— Vos écrivains préférés ?**
Queneau, Waugh, Jarry, Conrad, Stendhal et Butler...

**— Quelle est d'après vous la servitude la plus écrasante dans le cinéma ?**
La servitude de l'argent.

**— Après ce petit questionnaire, très enquête policière, permettez-nous de vous relire quelques lignes, signées par Gremillon, mais qui terminaient un de vos articles en automne 1948, dans le numéro 16 de la « Revue du Cinéma » :**

**« Comprendre et faire voir les rapports sociaux réels de son temps, mette à nu les contradictions internes des régimes imposés ou subis, voici une plate-forme de départ pour ceux qui demain devront porter témoignage d'un temps dont la maturité est proche. Il y a une réalité, une actualité qui nous cernent et qui exigent de nous le plus efficace. » Etes-vous toujours d'accord avec le sens de ce texte ?**

— Pas de salades (*rires*). Je ne crois pas au réalisme, contrairement à Gremillon. Je crois qu'on ne peut pas représenter la réalité telle quelle. On ne dénoncera jamais assez l'écart existant entre la convention et ce qu'elle prétend couvrir. Ne pas confondre la carte et le territoire. Ou plutôt si, je crois au réalisme ; il faut formuler tout autrement, avec une autre formation et vingt ans plus tard ce qu'a dit Gremillon. Pour ainsi dire j'éprouve la même envie que Gremillon, mais elle se manifeste sous une autre forme.

**— Nous pensons que « Le bel âge » est un film « réaliste » ?**

— D'accord. Bon. Mais nous venons de dire qu'il était difficile de définir le réalisme. A mons avis, il y a à l'heure actuelle un livre très important, « La Critique de la Raison dialectique », de J.-P. Sartre, qui, tout en remettant « le marxisme sur ses pieds » répond à cette question. Le livre de Baby : « Critique de base » est très bon aussi. (*Moue perplexe des deux interviewers et sourire de Kast.*) J'y ai trouvé tout au moins quatre lignes remarquables... Je ne vous apprends rien en disant que la pensée marxiste est relative et non absolue. Même chez Gremillon on trouve des influences kantiennes. Kant est foutu ! La critique de Chauvet dans le *Figaro*, qui est une critique kantienne, n'a plus aucune raison d'être. Je pense que les œuvres les plus importantes de la pensée occidentale, depuis vingt ans, sont celles de Simone de Beauvoir et de Sartre.

**— « Senso » que vous aimez est pourtant un film marxiste.**

— Oui, mais il est beau avant tout.

**— Pour nous, « Senso » est un film réaliste-socialiste dans la mesure où il montre et ne démontre pas. Plekhanov a écrit là-dessus des textes essentiels.**

— C'est vrai, mais il fut trahi.

**— Nous ne vous suivons pas très bien, ou plutôt si, mais nous aimerions quand même un peu expliquer cette notion de trahison. Plekhanov a trahi le marxisme à partir des années 1905, 1906, et ses textes sur « l'art et la vie sociale » datent d'avant 1905.**

— C'est un fait, mais les cinéastes soviétiques ont trop souvent oublié la leçon de Plekhanov de 1930 à 1955.

**— Revenons au « Bel âge ». Qu'en pensez-vous ?**

— C'est très délicat, je ne vois pas mon film. Il extrapole plusieurs histoires de ma connaissance, vécues par des amis. On a voulu voir dans ce film des symboles ; en fait, il n'y a pas de symboles, il n'y a que des paraboles. Je peux vous

citer le point de vue de Roger Vaillant : « Le Bel Age, c'est un rêve éveillé ».

— Nous pensons que Claude (Gianni Esposito) est un personnage positif.

— Pas tout à fait positif. Il est la contre-épreuve. Il cherche le bonheur à travers la pire des voies, à travers la souffrance. Lors de son aventure avec Loleh Bellon, il remplace son idée de malheur par l'idée de tactique. Il croit que le matriarcat est une fin. Pour ainsi dire, il est l'esprit métaphysique.

— Aimez-vous « A bout de souffle » ?

— Beaucoup, j'en aime la désinvolture.

— Vous êtes un admirateur de la femme et vous dites aimer « A bout de souffle », film essentiellement misogyne. Comment cela se fait-il ?

— Misogyne... C'est possible... Je ne suis d'ailleurs pas en affinité avec A bout de souffle, c'est un film de conscience obscure.

— Croyez-vous que le chef-d'œuvre est ésotérique ?

— Non.

— Venons-en, si vous le voulez bien, à votre méthode de travail. Suivez-vous un découpage technique préalablement établi ?

— Lors du tournage, je n'ai pas besoin de consulter mon découpage, je l'ai dans la tête. Parfois, au dernier moment, je change un plan. Je n'ai pas la rigueur de Gremillon, sa recherche de l'impossible. Je ne veux pas. Je ne sais pas.

— Combien a coûté le « Bel Age » et combien coûtera votre prochain film « La morte saison des amours » ?

— Le « Bel âge » trente-six millions et « La morte saison » millions.

— Vous avez dit ce matin que l'amour, du moins en ce moment, n'est pas la chose la plus importante pour un cinéaste. Vous nous avez parlé de la guerre d'Algérie. Quelle est votre position à ce sujet ?

— Ma position est celle de Claude Bourdet à propos des textes de Francis Jeanson. Cependant je n'ai aucune envie de militer pour le F.L.N. Je n'ai d'ailleurs pas du tout l'esprit militant.

— Une dernière question : pensez-vous qu'il existe un cinéma de gauche ?

— Absolument pas. Il y a des hommes de gauche qui font du cinéma.

Propos recueillis par :
Gérard Guégan et Jean-Pierre Leonardini.

**DU 1er JANVIER 1960 AU 30 MAI 1960**

Nous avons aimé :

| | |
|---|---|
| **Cendre et Diamant** (WAJDA) | • • • • |
| **La fièvre monte à El Pao** (BUNUEL) | • • • |
| **La jument verte** (AUTANT LARA) | • |
| **Citizen Kane** (WELLES) | • • • |
| **Forêt interdite** (RAY) | • • • |
| **Le Kid en kimono** (TASHLIN) | • • |
| **Les Etoiles du Midi** (ICHAC) | sans étoiles |
| **Rose-Marie** (THIELE) | • |
| **Passer Muscade** (W. FIELDS) | • • • • |
| **Le couple invisible** (MAC LEOD) | • • |
| **Trois bébés sur les bras** (TASHLIN) | • • |
| **Le bel âge** (KAST) | • • • |
| **Le premier jour de la Paix** (SEGHEL) | • • • • |
| **Destin d'un Homme** (S. BONDARTCHOUK) | • • • • |
| **Soudain l'été dernier** (MANKIEWICZ) | • • |
| **Les yeux sans visage** (FRANJU) | • • • • • |
| **Le Pigeon** (MONICELLI) | • • |
| **Le dernier train pour Gun Hill** (STURGES) | un wagonnet |
| **Le Trou** (BECKER) | • • |
| **Plein Soleil** (CLEMENT) | • • |
| **Le coup de l'escalier** (R. WISE) | • • • • |
| **Come back Africa** (L. ROGOSIN) | • • • • • |
| **Duel dans la boue** (R. FLEISCHER) | • • • |
| **Archibald de la Cruz** (L. BUNUEL) | • • • • |

Nous n'avons pas aimé :

*On n'enterre pas le dimanche* (DRACH)
*La Maison natale* (KOULIDJANOV)
*A bout de souffle* (GODART)
*La Prison* (BERGMAN)
*L'eau à la bouche* (DONIOL-VALCROZE)
*Le Poème de la Mer* (DOVJENKO)
*La Dolce Vita* (FELLINI)

La Société d'Etudes, de Recherches et de Documentation Cinématographique (28, rue Villeroy, Lyon) qui édite la revue *Premier Plan* et va publier la collection panoramique, dispose d'une bonne bibliothèque de cinéma. Bernard Chardere nous y a retrouvé les citations suivantes : une réponse de Sacha Guitry à une enquête du *Figaro* en 1912, des textes de Louis Delluc dans *Esprit Nouveau* en décembre 1920 et janvier 1921.

## SACHA GUITRY EN 1912

— Estimez-vous que le cinéma soit à son apogée ? Estimez-vous qu'en habituant le public à des spectacles tout d'action et de mouvement, le cinéma puisse avoir une influence sur le goût de celui-ci et indirectement sur le théâtre contemporain ?

— J'estime que le cinéma n'est déjà plus à son apogée. J'estime que son influence a été déplorable, non pas sur le théâtre bien entendu, mais sur le public. J'estime que les auteurs sont coupables d'encourager l'extension faussement artistique d'une invention merveilleuse qui n'aurait jamais dû cesser d'être ce qu'elle est en réalité, c'est-à-dire purement scientifique.

## LOUIS DELLUC EN 1920

— Un jour je suis entré dans ce que mon pays appelait le cinématographe. Des toiles plus ou moins gondolées, quelques buffets pour théâtricules de sous-préfecture, deux plantes vertes et un pauvre soleil sans personnalité, c'est à quoi se résumaient alors les pompes d'un art qui ne passaient même pas encore pour une industrie. Les pensionnaires de la Comédie Française, les élèves du Conservatoire, les figurantes de Marigny s'ajoutaient passivement à un mobilier dont la passivité se suffisait cependant à soi-même.

Que faire dans cet intérieur déprimant ? Las de voir gueuler des acteurs muets, je tournais le dos au silence agressif de ces fonctionnaires et me mis à la fenêtre.

Dehors une foule ingénue caracolait. L'Ouest ! Ouest ou West ; l'horizon où le soleil se noie fauchait d'une lumière oblique les cow-boys chasseurs d'express. Je ne sais pas où ils voulaient en venir mais nous avons vite pris l'air. Quelles suées dans le vent ! Çà et là une halte au bouge mal équarri qui sert à dépouiller les chercheurs d'or — voir à la table du croupier, et à la soupente des femmes en maillots — et les bravi repartaient dans un vacarme de fouets, de cris, de revolvers déchaînés. Au haut de la dune grise, Rio Jim mâtait sous son immobilité métallique la fièvre du cheval. Douglas bondit sur les toits, Charlie joue à tous les jeux humains en se jouant de ses larmes ; les femmes froides, passionnées, infatigablement plastiques, aiment et tuent dans des automobiles de cent vingt mille dollars. Tout cela roule dans le rythme d'espace qui cinglait si bien l'Arizona. Et quand il neige on retrouve Jack London à tous les coins de sapinière.

Quatre ans d'air vif nous ont saoulés. Et puis nous connaissons trop de nouveaux riches pour ne pas visiter quelques-uns de ces appartements que l'on croyait modernes. Le vieux cinématographe est tout récrépi. On y voit des petits bourgeois « installés » par Francis Jourdain, Van Dongen, Donatien, R. Mallet-Stevens, que sais-je ? Leurs âmes ne sont pas du tout élargies, mais il fait meilleur dans les maisons.

Et « il fait » si bien éclairé ! Eclairé, c'est peu dire. Il fait illuminé. Paz et Silvan, les fontaines lumineuses, les phares de marine, adieu misères. Le moindre salon désormais doit miroiter comme La Canebière un jour d'armistice.

.....

Broken Blossom... *Le Lys brisé*...

Il y a Lillian Gish en petite fillette de White-Chapel, contrefaite, décomposée, pourrie, pure...

Il y a Donal Crisp en boxeur brutal — rire de sanglier (*sic*) et poings passionnés...

Il y a Richard Barthelmess en homme jaune — un christ bouddhique au sourire sacré, ah, c'est un sourire de poète...

Il y a D.W. Griffith, metteur en scène, qui a construit des rues plus humaines qu'un petit cœur d'enfant et des taudis dont l'horizon est plus vaste que le Pacifique.

*Ça, c'est un film !*

## GROS PLAN

— Culture cinématographique :

Au cours d'un jeu radiophonique, dont je tairais le nom, un candidat, qui se présentait dans la catégorie cinéma, a déclaré qu'il n'allait pas souvent au cinéma mais que s'il avait réussi à avoir une « culture » cinématographique c'était en regardant les... affiches !

On n'espérait pas mieux d'une telle émission.

— Quand Voltaire s'en va-t-en guerre :

Norbert Carbonneaux, réalisateur de l'admirable « Courte tête » et dont on parlait moins ces temps derniers, projette de tourner « Candide », le savoureux conte philosophique de Voltaire. Orson Welles serait Panglos, Carbonneaux cherche un Candide ! Lorsque on sait la corrosivité du récit, on peut penser que Dame Anastasie va pouvoir aiguiser ses ciseaux.

— La vie n'est pas douce pour Fellini :

Après la première projection de « La Dolce Vita » à Rome, Federico Fellini fut hué, sifflé, conspué par l'aristocratie « noire », mise en cause par le film, mais aussi par la bourgeoisie bien pensante et par la majeure partie du clergé. Par contre il fut applaudi par les hommes de gauche et, surprise, par un jésuite qui alla jusqu'à l'embrasser !

Un baiser de Judas, sans doute ?

— Fellini (suite) :

Scandales, orgies ainsi révélés, symboles d'une société décadente, valent à Fellini pas mal d'ennuis. Il ne se passe pas un jour sans qu'il ne soit injurié dans la rue, soit par les aristocrates dénoncés dans le film, soit par les gens qui voient dans ce film une attaque beaucoup plus profonde. On l'a même traité de communiste, ce qui doit gêner l'auteur de « La Strada ». Marcello Mastroiani, son interprète, est soumis au même régime.

Le cinéma n'est pas toujours de tout repos.

— L'American Legion en déroute :

On a beaucoup parlé de l'attitude courageuse d'Otto Preminger qui a pris comme scénariste Dalton Trumbo, condamné par le comité des Activités Anti-Américaines, il y a quelques années. Mais ce dont on a moins parlé, c'est de la lutte sourde et tenace qu'a mené l'American Legion, ligue dont on connaît les ravages, pour rétablir la trop fameuse « liste noire ». Les producteurs n'ont pas cédé et la ligue a dû s'incliner. Il y a du nouveau à l'Ouest !

— Jalousie ?

Claude Chabrol a déclaré dernièrement :

« J'irais plus loin qu'Alain Resnais, je tournerai « Nagasaki, mon ami ! »

C'est évidemment un canular comme Chabrol a l'habitude d'en faire, mais ne décèle-t-il pas chez « l'auteur » de « A double tour », une certaine impuissance. L'ironie qui se veut mordante ne cache souvent que la plus sombre jalousie.

— Celui dont on ne parle pas :

Gérard Calderon dont nous avions aimé « Faune sous-marine » et « Le Vivarium », est en train de tourner son premier long-métrage « Le Grand Secret ». Ce ne sera point un film noir ni une histoire d'amour, mais le point des connaissances actuelles sur l'origine de la vie. Les mondes de l'atome, des galaxies, des virus, nous deviendront familiers grâce à lui. On retrouvera avec plaisir l'équipe Arcady pour les effets spéciaux.

— Marcel Pagnol à l'école d'Achard :

On avait classé Achard après sa fameuse déclaration sur « Hiroshima » : Resnais c'est de la m... C'est au tour de Pagnol de se distinguer en déclarant à la télévision le 26 mars 1960 : « Le cinéma muet ?... Du théâtre pour infirmes ! »

Connaissez-vous « Le Cuirassé Potemkine », monsieur Pagnol ?

— Antonioni tourne :

Pendant que son film est présenté à Cannes, « L'Avventura », il en prépare un second : « La Notte », où joueront J. Moreau, M. Mastroiani.

— Par delà les frontières, le problème est le même :

De même qu'en France où les censures provinciales font parler d'elles — voir à Marseille le cartel d'action morale (sic) et le groupe Famille et Cinéma — l'Italie connaît la même inquisition. L. Visconti en fait les frais avec son nouveau film « Rocco et ses frères ».

— Une American Legion au petit pied :

Le groupement « Famille et Cinéma » vient de communiquer sa position. Il s'agit tout bonnement de faire obstruction à tout film pouvant paraître en dehors d'une « morale » bien pensante afin, paraît-il, de donner à la France un « cinéma digne d'elle ». Espérons que tous ceux qui croient à la force d'un cinéma révélateur de l'homme sauront s'unir pour défendre l'avenir du cinéma en France. Nous serons de ceux-là.

— Le régime de libre opinion s'accentue :

L'Office Catholique du Cinéma a communiqué ses décisions :

1° Eviction totale ou partielle des professionnels du cinéma de la commission de censure.

2° Leur remplacement par des « spécialistes ».

3° Super-contrôle éventuel de l'Etat.

4° Exercice d'une pré-censure sur scénarios et découpages techniques.

5° Sanctions financières pour les films ayant fait l'objet de décision de censure partielle.

6° Attribution des fonds de soutien ainsi enlevés de leur fonction au fonctionnement de la commission de pré-censure et de censure.

Lorsque on sait que « spécialistes » signifie représentants des associations inféodées à l'Eglise — voir ci-dessus — on comprend où l'Office veut en venir. Mais la France n'est pas l'Espagne, tout au moins pas encore.

— Une perle :

Pour terminer dans la joie cette rubrique, nous vous livrons ce chef-d'œuvre d'humour involontaire ; c'était l'affiche « publicitaire » d'un cinéma marseillais :

« Cette forte et excellente, mais aussi très dangereuse méditation sur l'amour, nous fait ressentir le vide atroce de notre univers moderne coupé de toute référence au spirituel. C'est la frontière du bien et du mal où surgit la conscience... »

Vous l'avez deviné, c'est du film de Vadim « Les liaisons dangereuses » qu'il s'agit.

Henri DUMOLLIE.

---

Interdiction encore :

Le sénateur-maire de Marseille vient d'interdire le film d'Autant-Lara « Les Régates de San-Francisco » sur le territoire de la commune de Marseille. Le Centre Marseillais d'Information Cinématographique a décidé d'élever une protestation officielle, à laquelle nous nous associons.

## GEORGES ARNAUD

Parce qu'il est courageux, parce qu'il est généreux, parce qu'il est un homme d'honneur, Georges ARNAUD est en prison.

Nous protestons avec indignation contre cet emprisonnement immoral.

Les écrivains et les journalistes français ne sont pas des délateurs.

Nous te remercions de l'avoir confirmé et t'adressons, cher Georges Arnaud, le témoignage de notre chaleureuse admiration.

Non à la délation.

Libérez Georges Arnaud !

## LE FOUDROYAGE D'ANDRE STIL

Sans explication, donc sans motif avouable, le dernier livre d'André Stil a été saisi.

Cette saisie incompréhensible est inadmissible.

Respectez la littérature de notre pays.

Laissez-nous lire le Foudroyage.

ACTION POETIQUE.

## COLLECTION "ALLUVIONS"

**Dans le cadre de nos numéros spéciaux, nous publions une collection poétique : "Alluvions". Nous sortons les recueils acceptés à des prix d'imprimeur.**

**Parus :**

**Henry DELUY - Jo GUGLIELMI - Alex CHAZAL**
**Jacques ROUET - Lionel RICHARD - Gabriel CELAYA**

## CORRESPONDANTS

Cette liste est encore incomplète. Nous l'enrichirons à la réception des réponses, des accords de nos amis et des propositions que nous recevrons.

Alban Bertero - Cité E. Dubois, H 8, Esc. 37, Pte 688 - Aubervilliers
Alain Lance - 28, rue de l'Arbalète - Paris (5e).
Alex Chazal - Groupe Scolaire du Méans - St-Etienne (Loire).
Andrée Barret - Vizille (Isère).
André Laude - Paris.
Colette Aublen (Mme Lasfargues), - Paris.
Franck Venaille - Paris.
G.-L. Godeau - Niort (Deux-Sèvres).
Gérard Guillot - 54, route de la Sauvegarde - Ecully (Rhône).
Georges Falgayrac - Bournazel par Cordes - (Tarn).
Gilbert Baqué - 2, Ch. Salinié - Lardenne - Toulouse (H-G.)
Guy Bellay - (Loire-Atlantique).
I.-P. Voidies - Caen (Calvados).
Jacques Leclerc - Antony (Seine).
Jean Locardi - Morlaix (Finistère)
Jean Perret - Grenoble (Isère).
Jo Varelle - Lyon (Rhône).
Lionel Richard - Ch. 126 - P. E. Rés. Univ. - Antony (Seine).
Marc Braet - 11, Sparrenstraat - St-Kruis - Brugge (Belgique).
Marie Chevallier - Palaiseau (Seine).
Marcel Migozzi - Le Canet-des-Maures (Var).
Michelle Loï - Aubervilliers (Seine).
Michel Ronchin - Lille (Nord).
Michel Buton - 5, rue Courteline - Tours - ((Indre-et-Loire.).
Paul Rossi - 1 bis, rue Jeanne-d'Arc - Nantes (L.-A.).
Pierre Pessemesse - Lycée Gassendi - Digne (Basses-Alpes).
Pierre Philibert - Saint-Etienne (Loire).
Praxedès Urrutia - R. Valledor 3955 - Santiago - Chili.
Yves Heurté - Clerp (Haute-Garonne).

*Gérant responsable* : Anne-Marie DELUY
21, boulevard Gariel - Marseille (4e)

Imp. BIONI - Marseille

# action poétique

fondateur Gérald NEVEU

*COMITE DE REDACTION*

Henri DELUY - rédacteur en chef
Serge BEC - Gabriel COUSIN - André LIBÉRATI
Jean MALRIEU

Secrétariat de rédaction
Pierre GUERY - Jo GUGLIELMI - Gérard GUÉGAN
Yves BROUSSARD - Jean-Pierre LÉONARDINI

Secrétariat administratif
Jean SAVAJOLS - Henri DUMOLLIÉ

L'Action Poétique groupe des poètes et écrivains de différentes tendances artistiques, philosophiques et politiques. Un commun amour de l'homme, une même confiance dans sa destinée les animent. Elle se place sous le signe qui rassemble, qui délivre. Elle s'adresse à vous, comme à tous les poètes, aux aînés et aux jeunes, à tous leurs amis. Elle a besoin de vous, de votre soutien actif. Les conditions actuelles sont telles que les poètes ne peuvent se faire entendre s'ils ne sont pas aidés.

AIDEZ LES POETES A PRENDRE LEUR ESPACE !

Le numéro : 3 NF
Abonnement : 4 numéros : 10 NF
4 numéros plus une gravure ou bois original : 30 NF

Rédaction - Administration
Henri DELUY, 21, boulevard Gariel - Marseille (4e)
C.C.P. H.D. Marseille 249451
Dépôt légal n° 29 - 2me trimestre 1960